Saints

Commission de dialogue protestants/
catholiques romains (CDPC)

Saints

**Commission de dialogue protestants/
catholiques romains (CDPC)**

7
Pourquoi réfléchir
à la sainteté ?

13
Appelés à la sainteté –
six portraits biographiques

14
Thérèse de Lisieux
(1873–1897)

28
Etty Hillesum
(1914–1943)

38
Jochen Klepper
(1903–1942)

50
Madeleine Delbrêl
(1904–1964)

64
Dag Hammarskjöld
(1905–1961)

70
Chiara Lubich
(1920–2008)

79
Aperçu dans les
saintes Écritures

83
Les saints :
approche historique

87
Dis-moi, qu'en est-il pour toi de
la vénération des saints ?

93
Icônes urbaines –
douze portraits photographiques

94
Démarche artistique
de Pia Petri Maurer

121
Épilogue

126
Membres de
la commission

128
Mentions légales
et références

Les saints sont des êtres humains qui permettent à d’autres d’arriver plus facilement à croire en Dieu.

Nathan Söderblom – archevêque d’Uppsala, 1866–1931

Pourquoi réfléchir à la sainteté?

Les personnes qui vivent en puisant constamment dans une conviction religieuse profonde nous fascinent. Elles ne nous laissent pas indifférents.

On peut bien dire aujourd'hui que notre société est déboussolée. Nous avons effectué des progrès scientifiques et techniques étonnants, admirables même, et nous en sommes fiers à juste titre. Mais cette réussite a son côté sombre dont on parle moins. Des symptômes de désespoir tels que la dépression et le suicide nous préoccupent et nous interpellent. Car au fond, il s'agit de la question du sens de la vie : Pourquoi tout cela ? Où tout cela nous mène-t-il ?

Les saints et d'autres modèles de foi ne nous donnent pas des réponses toutes faites à ces questions. Ce ne sont pas des professeurs. Ils ne se mêlent pas non plus vraiment de notre existence. Ils restent discrets. Mais quand on commence à leur parler, ils nous disent quelque chose d'essentiel sur leur expérience avec le Christ qui a totalement imprégné leur vie. Ils nous laissent entrevoir le feu qui les habite. Quand on commence à les écouter, ils nous emmènent sur leur chemin. Et ce chemin conduit au Christ.

Le culte des saints a donné lieu à des abus. Il a aussi contribué à la division de la chrétienté. Mais si nous y regardons de près et ouvrons nos oreilles, les saints peuvent contribuer à notre réconciliation. Ils sont des repères.

Le pasteur protestant Walter Nigg propose la réponse suivante : « Dans leur essence, les saints sont une manifestation du Christ. (...) Une vénération des saints bien comprise ne détourne pas du Christ, elle conduit au Christ. »[1]

Si donc le Christ nous intéresse, si le Christ est important pour nous, chrétiennes et chrétiens baptisés, les saints aussi seront importants et seront de bons compagnons pour aller jusqu'à lui. « Les saints ont trouvé le chemin chrétien », nous dit encore Walter Nigg.[2]

La présente publication, élaborée par la Commission de dialogue protestants/catholiques romains (CDPC) de la Conférence des évêques suisses et de l'Église évangélique réformée de Suisse[3], voudrait rendre attentif à cette fonction de pont que remplissent les saints. Si elle peut

1 Walter Nigg, Heilige und Dichter, Olten 1982, p. 23

2 Op. cit., p. 25

3 Nouveau nom depuis 2020 ; auparavant appelée « Fédération des Églises protestantes de Suisse »

contribuer un tant soit peu à ce qu'ils redeviennent pour nous, malgré tous les obstacles que le passé et le présent ont dressés et dressent encore, des amis et de fidèles compagnons, alors cette publication aura rempli sa mission.

Assez récemment encore, le dialogue protestants/catholiques cherchait à éviter les sujets source de division entre les confessions. L'expérience du dialogue œcuménique de ces dernières années a cependant montré que c'est précisément en travaillant sur les différences qu'il est possible d'élaborer une position commune solide. Un sujet délicat est la vénération des saints. Ses aspects spirituels peuvent pourtant constituer un terreau fertile pour le rapprochement œcuménique entre protestants et catholiques en Suisse, dans un but d'enrichissement mutuel à partir des différentes traditions. L'étude de ce sujet promet un apport de connaissances pour les chrétiennes et les chrétiens, qu'ils soient protestants ou catholiques romains. C'est aussi un sujet d'actualité dans notre société en quête de repères éthiques et de modèles. Pour élaborer une position commune au sujet des « saints », il s'agit aussi de clarifier des questions controversées, notamment liées à nos conceptions de l'humanité et du salut : en allemand, le mot « saint » *(heilig)* suggère une guérison, en français, « saint » est proche de « sain ».

Comment avons-nous procédé ? Nous avons abordé ce sujet à travers des vies de saints ou de personnes exceptionnelles. Dans notre sélection, nous nous sommes laissé guider par le choix individuel des membres de notre commission : chacun a apporté un texte qui a été intensément discuté et retravaillé de manière à ce que tous puissent se l'approprier. Ce faisant, nous nous sommes heurtés à des questions dont nous avons cherché les réponses dans la Bible et dans l'histoire.

Quelques réflexions sur la « sainteté » pour commencer

La « sainteté » semble intéresser le monde : avez-vous déjà cherché le mot « saint » sur internet ? En quelques secondes, le moteur de recherche livre plus de trois millions de résultats. Cette notion mérite donc d'être approfondie.

L'encyclopédie Wikipédia est plus prolixe sur cette notion dans la version allemande : « La sainteté désigne quelque chose de particulier, qui mérite d'être vénéré. »[4] L'allemand *heil* comme l'anglais *holy* renvoient à la notion de « totalité », qu'on retrouve dans le mot « holistique ». Quelque chose de rond, d'entier, qui a atteint sa plénitude...

« Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa... » **(Gn 1,27)**

Dieu s'est façonné un portrait : l'être humain, dans le visage duquel Dieu est reconnaissable.

L'être humain participe en même temps du monde créé et du monde divin.

4 « Heilig bezeichnet etwas Besonderes, Verehrungswürdiges ». Cf. Wikipedia https://de.wikipedia.org/wiki/Heilig

Dieu seul est saint. La sainteté de l'homme est la communication irrésistible de Dieu qui laisse l'humain participer à son être : *à son image*…

La sainteté de l'être humain n'est donc ni naturelle ni humaine, c'est un don de Dieu, une action divine.

Cette communication que Dieu, le Créateur, nous fait de lui-même dans l'humain, sa créature, est *bonum diffusivum sui*[5], est *hésèd*[6], un amour sans limites, immense, débordant, qui se manifeste dans la grâce, la fidélité, la bonté, la miséricorde.

La réponse à l'amour présuppose la liberté. Dieu offre son amitié, il demande à l'humain une réponse aimante. Si l'être humain se détourne de lui, se dissimule à lui, Dieu le recherche. « Où es-tu ? » **(Gn 3,9)**

Dieu accompagne l'homme dans les hauts et les bas de son histoire, il ne le laisse jamais seul dans ses errances et ses détresses, il n'esquive pas sa révolte et sa résistance. Il accompagne l'être humain jusqu'à l'ultime conséquence, jusqu'à son dépouillement dans l'incarnation de son fils.

L'image parfaite du Dieu invisible, c'est Jésus de Nazareth, le Christ, fils de Dieu, Dieu incarné. « Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu », écrivent Irénée de Lyon et, plus tard, Augustin d'Hippone et d'autres Pères de l'Église. La grandeur, la beauté, la dignité originelles de l'être humain, telles que Dieu se les est représentées en créant l'homme, sont restaurées dans le Christ. C'est dans cette image de Dieu rachetée que résident l'offre et la vocation de la sainteté : être pleinement humain, pleinement tourné vers Dieu, pleinement habité par Dieu. Non pas héros ni faiseur de miracles ; rien d'extraordinaire, rien qui soit réservé à l'élite ; rien d'emballé sous vide, de stérile, de séparé de nous par la supériorité. Juste humain, créé par Dieu, sauvé par le Christ, pénétré par l'Esprit jusqu'au quotidien le plus terre-à-terre ; habité par le Divin, tourné vers le Divin, jusque dans la moindre habitude.

5 En français : « Car il appartient au bien de se communiquer. » Cet axiome issu de l'Antiquité est systématiquement appliqué à Dieu par Thomas d'Aquin.

6 Ce mot hébreu désigne un amour sincère et généreux, l'amour de Dieu qui se communique inconditionnellement à l'être humain.

Dieu n’a pas peur !
Il n’a pas peur !
Il va toujours au-delà
de nos schémas et ne craint
pas les périphéries. Lui-
même s’est fait périphérie.

Pape François (Jorge Mario Bergoglio, * 1936)

Appelés à la sainteté — six portraits biographiques

Thérèse de Lisieux

Marie-Françoise-Thérèse naît le 2 janvier 1873, neuvième enfant de Louis et Zélie Martin, à Alençon (Normandie). À quatre ans et demi, elle perd sa mère. En 1888, à quinze ans à peine, elle suit ses sœurs Pauline et Marie au couvent des Carmélites déchaussées de Lisieux et reçoit le nom de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face. En 1896, elle remet à la prieure son premier manuscrit autobiographique. À l'âge de 24 ans, elle meurt de la tuberculose après de longues souffrances. Le pape Pie XI la béatifie en 1923. En 1927, elle est déclarée sainte patronne des missions. À l'occasion du centenaire de sa mort, le 30 septembre 1997, Thérèse de Lisieux, après Catherine de Sienne et Thérèse d'Ávila, est la troisième femme à être proclamée Docteur de l'Église. Dans la liturgie, elle est fêtée le 1er octobre.

1873–1897

Un simple cahier d'école…

La « doctrine » de cette jeune femme qui est morte à 24 ans dans un petit carmel de province a été rédigée dans un simple cahier d'école dans lequel elle écrit sur l'injonction de sa prieure, sa sœur Pauline (sœur Agnès). Ce cahier a été lissé et retouché par ses sœurs biologiques qui vivaient aussi au carmel. Dans ce manuscrit, toutes les descriptions liées aux sentiments d'inanité, aux doutes, à des phases dépressives ont été atténuées, et sa sœur Céline, entrée au couvent avec un appareil photo, a retouché les traits énergiques et dépressifs de sa sœur pour donner l'image de la douce religieuse, des roses à la main, qui correspondait à l'idéal de sainteté de l'époque.

Toutefois, la stratégie empreinte de duperie élaborée par ses sœurs a échoué, grâce à de simples individus à l'intuition infaillible, qui avaient deviné que derrière cette image idéalisée se trouvait une femme angoissée et ardente qui était engloutie dans les abîmes des ténèbres divines. Bien qu'elle eût perdu sa joie en Dieu, elle avait malgré tout bravement gardé l'espérance. À la fin de sa courte vie, cette jeune femme issue des milieux catholiques de la fin du XIXe siècle considère les non-croyants comme ses « frères » ; elle veut partager leur amertume et leur interpellation d'une lumière qu'elle ne voit plus et à laquelle, pourtant, elle croit du fond de son cœur empli d'amour. Son « autobiographie » a rencontré un écho énorme dans le monde entier : 25 ans après sa mort, 2,5 millions d'exemplaires avaient été vendus en français ; aujourd'hui, elle est traduite dans plus de 60 langues et dialectes et le manuscrit a été réédité dans sa version initiale ; le culte de la petite religieuse a franchi les frontières confessionnelles et nationales

(au Caire, des musulmans sous son charme ont même consacré une église à la « petite sainte d'Allah » !).[1]

Quel est le secret de cette sainte et en quoi réside son message pour aujourd'hui ?

Thérèse Martin est la cadette d'une famille pieuse de petits bourgeois. Sur les neuf enfants de Louis Martin et Zélie Guérin, seules cinq filles survivent (Marie, Pauline, Léonie, Céline, Thérèse). Thérèse perd sa mère à l'âge de quatre ans († 1877). Traumatisée et d'une timidité extrême, elle choisit sa sœur Pauline comme nouvelle « petite maman ». En 1882, quand Pauline entre au carmel de Lisieux, Thérèse perd cette seconde figure maternelle et tombe gravement malade. Sa sœur Marie (sa marraine) devient alors sa confidente : Thérèse lui confie ses angoisses et ses doutes. Mais, en 1886, ce sera également le tour de Marie d'entrer au carmel. Ce troisième départ plonge Thérèse dans une crise profonde, alors qu'à Noël sa vie va prendre un tournant décisif :

> « En cette nuit où Il se fit faible et souffrant pour mon amour, il me rendit forte et courageuse … Ce fut le 25 décembre 1886 que je reçus la grâce de sortir de l'enfance, en un mot la grâce de ma complète conversion … La petite Thérèse avait retrouvé la force d'âme qu'elle avait perdue à quatre ans et demi … En peu de temps le Bon Dieu avait su me faire sortir du cercle étroit où je tournais ne sachant comment en sortir. »[2]

Elle brave l'interdiction de lire les journaux, et se plonge dans le journal « La Croix ». Elle prie pour l'assassin Pranzini (exécuté en 1887) ; elle veut sauver des âmes et entrer au carmel malgré l'opposition de la supérieure. Son père accepte, l'accompagne chez l'évêque et entreprend avec elle et Céline un voyage à Rome en 1887. Contrairement aux prescriptions, Thérèse parle au pape Léon XIII lors de l'audience et le supplie de la laisser entrer au carmel. Elle se voit ensuite emmener de force par les gardes. Quand finalement la jeune fille de 15 ans peut entrer au couvent en 1888, elle s'y trouve pour ainsi dire « en famille »

1 Cf. Christian Feldmann, Thérèse von Lisieux. Die schwarze Nacht des Glaubens (La Nuit noire de la foi), Fribourg-en-Brisgau et al. 1997, p. 11

2 Thérèse de Lisieux, Œuvres complètes, Cerf/DDB 1992, p. 559, lettre 201 du 1er nov. 1896

(avec Pauline et Marie ; quant à Céline et sa cousine, Marie Guérin, elles y entreront ultérieurement). Coupée de la maison familiale, elle est de nouveau la plus jeune, parmi 25 sœurs, et restera en noviciat toute sa vie, sans droit de vote dans le cloître. Trois mois après son entrée au carmel, son père est victime d'une attaque cérébrale et s'enfuit, en plein délire. Des rumeurs médisantes en attribuent la responsabilité à l'entrée de sa cadette au couvent. En 1894, il meurt, et Céline, qui s'était occupée de lui, entre à son tour au carmel.

Dans le cloître, Thérèse doit affronter deux fortes personnalités : Mère Marie de Gonzague, prieure pendant 22 ans, une femme consciente de son pouvoir, irritable et imprévisible, impulsive et énergique, mais faisant preuve d'intelligence et de culture — elle est probablement la seule à pressentir la forte personnalité de Thérèse et sa résistance intérieure, et lui déclare fermement une petite guerre ingénieuse marquée par de l'indifférence consciente à l'égard de Thérèse.

Et il y a Pauline (sa « petite maman »), qui remplace, en tant que Mère Agnès de Jésus, Marie de Gonzague, prieure durant toutes ces années. Elle avait voulu que Thérèse entre dans le cloître et la charge de rédiger ses souvenirs d'enfance. Restée prisonnière dans ses conceptions ascétiques traditionnelles, elle ne pourra jamais comprendre Thérèse.

Entre ces deux femmes, Thérèse devra se battre jusqu'au bout en solitaire pour tracer son propre chemin. Elle lutte aussi résolument pour s'émanciper des bonnes intentions et des visites fréquentes de sa famille, qui l'exposent à la jalousie des autres. Elle écrit :

> « Ce n'est point pour vivre avec mes sœurs que je suis venue au Carmel, c'est uniquement pour répondre à l'appel de Jésus ; ah ! je pressentais bien que ce devait être un sujet de souffrance continuelle de vivre avec ses sœurs, lorsqu'on ne veut rien accorder à la nature. »[3]

L'épreuve de la foi

En entrant au carmel, Thérèse avait atteint le but vers lequel elle tendait ardemment. Alors que les cloîtres de carmélites étaient

3 Toutes les citations qui suivent ont été compilées dans l'édition allemande par Christian Feldmann, op. cit. Pour l'édition française, la plupart ont été retrouvées dans : Thérèse de Lisieux par elle-même. Tous ses écrits (3 vol.), présentés par Jean-François Six. Ici : vol. 3. L'épreuve et la grâce, p. 199, juin-juillet 1897

qualifiés de « petits déserts priant pour le monde », Thérèse connaît un désert intérieur et extérieur. Elle observe :

> « La sécheresse était mon pain quotidien » et : « Les illusions, le Bon Dieu m'a fait la grâce de n'en avoir aucune en entrant au Carmel. J'ai trouvé la vie religieuse telle que je me l'étais figurée, ... plus d'épines que de roses ! »[4]

Ainsi que :

> « Lorsqu'on fait son devoir sans chercher d'excuses, personne ne s'en aperçoit, alors qu'au contraire les imperfections paraissent tout de suite ».

Elle reçoit le nom de « Thérèse de l'Enfant Jésus », ce qui, dans la tradition de l'ordre religieux, ne signifie pas un culte sentimental de la crèche, mais l'impuissance d'un Dieu devenu homme. Dans cette forme de piété, Bethléem et Golgotha sont intimement liés ; la nudité de l'enfant est indissociable de la figure bafouée du Crucifié, tel que l'exprime le second nom de Thérèse en religion, « de la Sainte Face ». Au XIX^e^ siècle, la méditation sur la « sainte Face » est aussi répandue que celle sur le « Cœur sacré de Jésus ». C'est dans cet enfant et dans cette figure voilée que Thérèse voit sa mission.

En tant qu'enfant, elle a le droit d'être faible et recherche vers Dieu un chemin qui soit adapté à des pas d'enfant. Reprenant l'image traditionnelle de l'escalier vers la lumière, elle invente la métaphore de l'ascenseur (une nouvelle acquisition pour les riches de l'époque), mais renverse la situation : l'ascenseur est pour les pauvres et les petits, qui sont trop faibles pour monter les escaliers ! Comme un enfant, elle veut juste faire plaisir à Jésus.

4 **Thérèse de Lisieux, L'histoire d'une âme, p. 112. Consulté en ligne le 4.12.20 sur : https://www.diocese-annecy.fr/diocese/les-paroisses/doyenne-du-chablais/paroisse-saint-francois-en-chablais/documents/sainte-therese-de-lenfant-jesus-histoire-dune-ame**

> « Jésus, je suis trop petite pour faire de grandes choses et ma folie à moi, c'est d'espérer que ton Amour m'accepte comme victime... »[5]

Elle est d'abord fascinée par les écrits de Jean de la Croix, grand mystique de son ordre, mais plus tard, les livres ne la « nourrissent » plus. Les écrits de spiritualité édifiante la laissent froide, elle s'endort pendant l'adoration, elle connaît « l'aridité absolue, presque l'abandon ». Mais elle garde sa tranquillité : elle trouve dans l'Écriture sainte ce dont elle a besoin dans son impuissance. Elle reconnaît que Jésus « n'a pas besoin de nos œuvres » et que seul compte l'amour :

> « Je compris que, sans l'amour, toutes les œuvres ne sont que néant ... Je comprends et je sais par expérience que le royaume de Dieu est au dedans de nous. Jésus n'a pas besoin de livres ni de docteurs pour instruire les âmes ; lui, le Docteur des docteurs, enseigne sans bruit de paroles. »[6]

Elle se remet entre ses mains.

Cherchant sa place dans l'Église, elle découvre dans la première Épître aux Corinthiens **(1 Cor 12-13)** la vision d'une Église charismatique et l'amour qui englobe tous les dons de l'Esprit. Elle jubile :

> « La Charité me donna la clef de ma vocation ... Je compris que l'amour renfermait toutes les vocations, que l'amour était tout, qu'il embrassait tous les temps et tous les lieux... Oui j'ai trouvé ma place dans l'Église ... dans le Cœur de l'Église, ma Mère, je serai l'Amour... ainsi je serai tout... »[7]

5 **Thérèse de Lisieux par elle-même, vol. 3, L'épreuve et la grâce, p. 76, septembre 1896**

6 **Thérèse de Lisieux, L'histoire d'une âme, p. 135. Consulté en ligne le 4.12.20 sur : https://www.diocese-annecy.fr/diocese/les-paroisses/doyenne-du-chablais/paroisse-saint-francois-en-chablais/documents/sainte-therese-de-lenfant-jesus-histoire-dune-ame**

7 **Thérèse de Lisieux par elle-même, vol. 3, L'épreuve et la grâce, pp. 71-72, septembre 1896**

Son aspiration à une présence embrassant l'espace et le temps trouve là une réponse. Et dans la dernière phase de sa vie, c'est ce chemin d'amour qu'elle veut enseigner à tous les hommes, qu'elle veut prendre comme point d'appui pour « soulever le monde ».

La veille de sa profession religieuse (8 septembre 1890), elle tombe dans un abîme : elle croit que sa vocation de carmélite n'est qu'une illusion délirante ; une tempête se déclenche en elle, ce qu'elle confie à la prieure. Mais celle-ci ne fait que se moquer d'elle.

> « Jésus m'a prise par la main, et il m'a fait entrer dans un souterrain … un souterrain où je ne vois qu'une clarté à demi voilée, la clarté que répandent autour d'eux les yeux baissés de la Face de mon Fiancé ! »[8]

Comme celui du « serviteur souffrant » **(Es 53,3)**, le visage de Jésus est voilé, et elle non plus ne veut pas être reconnue :

> « Ah ! comme celui de Jésus, je voulais que ‹ mon visage › soit vraiment caché, que sur la terre personne ne me reconnaisse. »[9]

Extérieurement, elle arbore à ses sœurs de religion un sourire charmant qui dissimule son état intérieur.

En septembre 1896 — alors qu'elle est victime d'une première crise d'hémoptysie[10] le Vendredi saint — elle écrit à sa sœur Marie :

8 Ibid., vol, 1, Scrupules et humiliations, p. 135, 30-31 août 1890

9 Cf. Thérèse de Lisieux par elle-même, vol. 1, Scrupules et humiliations, p. 142

10 L'hémoptysie est un rejet, à l'occasion d'effort de toux, de sang provenant des voies aériennes sous-glottiques

> « Ah ! si l'épreuve que je souffre depuis un an apparaissait aux regards, quel étonnement ![11] … Ne croyez pas que je nage dans les consolations, oh non ! ma consolation c'est de n'en pas avoir sur la terre. »[12]

Le 3 juin 1897, peu de mois avant sa mort, elle décrit l'effondrement de son univers :

> « Je ne pouvais croire qu'il y eût des impies n'ayant pas la foi … Aux jours si joyeux du temps pascal, Jésus m'a fait sentir qu'il y a véritablement des âmes qui n'ont pas la foi … Il permit que mon âme fût envahie par les plus épaisses ténèbres et que la pensée du Ciel si douce pour moi ne soit plus qu'un sujet de combat et de tourment … Il faut avoir voyagé sous ce sombre tunnel pour en comprendre l'obscurité …. Mais tout à coup les brouillards qui m'environnent deviennent plus épais, ils pénètrent dans mon âme et l'enveloppent de telle sorte qu'il ne m'est plus possible de retrouver en elle l'image si douce de ma Patrie, tout a disparu ! Lorsque je veux reposer mon cœur fatigué des ténèbres qui l'entourent, par le souvenir du pays lumineux vers lequel j'aspire, mon tourment redouble ; il me semble que les ténèbres, empruntant la voix des pécheurs, me disent en se moquant de moi : ‹ Tu rêves la lumière, une patrie embaumée des plus suaves parfums, tu rêves la possession éternelle du Créateur de toutes ces merveilles, tu crois sortir un jour des brouillards qui t'environnent ! Avance, avance, réjouis-toi de la mort qui te donnera, non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore, la nuit du néant. › »
> « Je crois avoir fait plus d'actes de foi depuis un an que pendant toute ma vie … Ce n'est plus un voile pour moi, c'est un mur qui s'élève jusqu'aux cieux et couvre le firmament étoilé… »[13]

11 Thérèse de Lisieux par elle-même, vol. 3, L'épreuve et la grâce, p. 195, juin-juillet 1897

12 Ibid., p. 78, septembre 1896

13 Ibid., pp. 196-197, juin-juillet 1897

L'enfant autrefois si protégée, tenue à l'écart des actualités quotidiennes, puis la jeune femme isolée par des murs souffre des misères de son siècle sans que personne ne s'en doute : jansénisme, anticléricalisme et athéisme ; chômage en hausse, criminalité et alcoolisme caractérisent Lisieux à cette époque ; non sans ignorer la laïcisation des couvents et des écoles en France, un antisémitisme rampant et les premiers mouvements d'émancipation féminine. Et il y a la maladie mortelle de Thérèse, qui a été diagnostiquée bien trop tard, et qui était refoulée par le passé car elle évoquait répulsion et rejet : la tuberculose pulmonaire, la « maladie sociale » des marginaux et des exclus du XIX^e^ siècle. À la détresse physique inexprimée de Thérèse s'ajoute l'effondrement intérieur du défi de la foi, auquel elle doit faire face toute seule. À la différence des dévots de son temps, fiers « d'expier » les péchés d'autrui, Thérèse est solidaire des pécheurs : ils représentent les frères auxquels elle appartient.

> « Mais Seigneur, votre enfant l'a comprise votre divine lumière, elle vous demande pardon pour ses frères, elle accepte de manger aussi longtemps que vous le voudrez le pain de la douleur et ne veut point se lever de cette table remplie d'amertume où mangent les pauvres pécheurs avant le jour que vous avez marqué ... Oh ! Seigneur, renvoyez-nous justifiés ! »[14]

Elle montre le chemin aux non-croyants, c'est avec courage qu'elle lutte contre l'obscurité durant les derniers mois de sa vie en s'efforçant d'échapper à l'épée de Damoclès :

> « ... il vaut mieux ne pas s'exposer au combat lorsque la défaite est certaine ... mon *dernier* moyen de ne pas être vaincue dans les combats, c'est la désertion. »[15]

Devant un combat sans issue, la désertion n'est qu'ultime sagesse.

14 Ibid., p. 196, juin-juillet 1897

15 Ibid. pp. 107, 206, juin-juillet 1897

« Ma folie, c'est d'espérer »[16], écrit-elle dans les dernières semaines, épuisée, constamment interrompue par les bavardages bien intentionnés des autres religieuses et négligée par Céline, l'infirmière. Sa dernière correspondante est Léonie, le « mouton noir » de la famille, en dehors du cloître, qui entreprit un pèlerinage à Lourdes, pour solliciter la guérison de sa petite sœur mourante.

Cette jeune femme qui souhaitait changer le monde et qui avait choisi comme vocation la voie de l'amour pour et au sein de l'Église meurt le 30 septembre 1897 après une lente et cruelle agonie, sans morphine (Marie de Gonzague lui interdit d'en prendre). Son angoisse mortelle (« j'étouffe ... jamais je ne vais savoir mourir ») est entrecoupée d'un chuchotement répété : « Je ne regrette pas de m'être livrée à l'Amour ! » Sa vie, brève et douloureuse, est donnée et abandonnée, elle ne reprend rien : « Je ne lui dis rien — je l'aime ! »

Une mise à l'épreuve quotidienne

Devant la mourante, deux sœurs s'entretiennent sur ce que la prieure va pouvoir écrire dans sa nécrologie, si ce n'est qu'elle est entrée au carmel, qu'elle a vécu et qu'elle y est morte ; « on ne la voit pas du tout pratiquer la vertu » est leur verdict lapidaire sur cette courte vie peu héroïque. La « petite voie » de Thérèse, qu'elle consigne dans ses écrits pour les prieures Agnès et Marie de Gonzague, est si simple que Pauline (sœur Agnès) s'y méprend et la considère comme de gentils souvenirs d'enfance de la famille Martin, sans intérêt pour un public extérieur ; elle déplore que Thérèse n'ait pas davantage écrit sur son évolution religieuse. Thérèse rédige la dernière partie de son autobiographie en juin 1897, dans une chaise roulante, sur l'injonction de la prieure Marie de Gonzague et constamment dérangée par les autres sœurs. Ce qui était censé être un chant à la louange d'une famille pieuse devient un témoignage contre les images négatives et déprimantes de Dieu à son époque. Thérèse devient maître dans l'art de cacher ses sentiments ; elle a masqué son profond mal-être sous un sourire et placé son discernement dans des images et des comparaisons.

16 Ibid., L'Aigle divin, p. 76

> « Mais je ne veux pas entrer dans les détails. Il est de ces choses qui perdent leur parfum dès qu'elles sont exposées à l'air. »[17]

Cette jeune femme a ressenti intuitivement les manques de son époque et accepté le défi de l'athéisme avec toute la force de son cœur empli d'amour. À l'encontre d'une piété douteuse qui se voudrait « performante », elle découvre la liberté des saintes Écritures et l'organisme vivant de l'Église du Christ, la vocation de tous les baptisés à la sainteté. Dans un environnement marqué par l'austérité janséniste, Thérèse redécouvre sans cesse un Dieu aimant, tendre, à la miséricorde maternelle, tel que les prophètes et Jésus de Nazareth l'ont annoncé. Toute sa pensée et tous ses actes sont dirigés vers Jésus : il est le chemin vers Dieu. Elle se sent appelée à témoigner des enseignements et des œuvres de Jésus, et non pas de sa vie à elle.

Dans l'Enfant Jésus et dans le visage caché de Jésus, elle trouve l'Incarnation et la Passion, la kénose (le dépouillement) de l'Épître aux Philippiens **(2,6-11)**. Être enfant, renoncer en tant que tel à s'affirmer, c'est pour elle accepter la dernière place, confiante qu'il y a là « l'ascenseur » prévu pour les petits et les faibles qui n'arrivent pas à gravir le rude escalier de la vertu et de la perfection. Ses expériences spirituelles non plus n'ont rien d'extraordinaire : elles sont souvent vides, sans substance (elle écrit régulièrement « Jésus dort »). Sa mise à l'épreuve, c'est le quotidien, c'est de supporter doucement les aspects mesquins d'un milieu fermé ; ce sont les petites attentions, les petits services affectueux, c'est l'humble « désertion » avant les défaites inévitables, c'est d'accepter ses propres limites (on est ému de son soupir sur son lit de mort : « Hélas ! comme j'ai peu vécu ! »).

Et elle comprend que « la charité ne doit pas rester enfermée dans le fond du cœur ». Là où son entourage voit le ciel comme un lieu tranquille pour contempler Dieu individuellement, en récompense d'une vie vertueuse, elle écrit : « Je passerai mon ciel sur terre » — sans claustration, sans grilles, elle veut jusqu'à la fin des temps remplir envers tous une mission d'amour aidant.

17 **8 mai 1884 première communion Thérèse de Lisieux, L'histoire d'une âme, p. 53. Consulté en ligne le 4.12.20 sur : https://www.diocese-annecy.fr/diocese/les-paroisses/doyenne-du-chablais/paroisse-saint-francois-en-chablais/documents/sainte-therese-de-lenfant-jesus-histoire-dune-ame**

Comme saint Paul qui souhaitait être lui-même damné pour sauver ses frères juifs (Rm 9,2), elle souligne :

> « Si au ciel je ne pouvais plus travailler à la gloire de Dieu, je préfèrerais l'exil sur cette terre à la patrie du ciel. »[18]

Déjà lors de son voyage à Rome, à l'âge de 15 ans, elle avait perçu, dans sa sensibilité, ce qu'elle allait expérimenter pendant sa courte vie :

> « Je ne puis encore comprendre pourquoi les femmes sont si facilement excommuniées en Italie … Ah ! les pauvres femmes, comme elles sont méprisées ! … Cependant elles aiment le Bon Dieu en bien plus grand nombre que les hommes, et pendant la Passion de Notre-Seigneur, les femmes eurent plus de courage que les apôtres, puisqu'elles bravèrent les insultes des soldats et osèrent essuyer la Face adorable de Jésus … C'est sans doute pour cela qu'il permet que le mépris soit leur partage sur la terre, puisqu'il l'a choisi pour lui-même… Au Ciel, Il saura bien montrer que ses pensées ne sont pas celles des hommes, car alors les dernières seront les premières… »

Selon Ida F. Görres, on voit dans Thérèse de Lisieux « le reflet scintillant de ce qui attend les petits dans la maison du Père » ; ces petits qui supportent bravement le silence de Dieu et compatissent, pleins d'amour et d'espérance, aux misères de ceux qui souffrent.[19]

18 **Thérèse de Lisieux par elle-même, vol, 3, L'épreuve et la grâce, p. 136, février 1897**

19 **Ida Friederike Görres, Das Senfkorn von Lisieux. Das verborgene Antlitz, Fribourg en B., 1957**

Pour aller plus loin...

— Thérèse de Lisieux par elle-même, tous ses écrits de son entrée au Carmel (9 avril 1988) à Noël 1894, Scrupules et humiliations, présentation de Jean-François Six, Grasset/Desclée de Brouwer, Paris 1997
— Thérèse de Lisieux par elle-même, tous ses écrits de janvier 1895 à Pâques 1896, La confiance et l'amour, présentation de Jean-François Six, Grasset/Desclée de Brouwer, Paris 1997
— Thérèse de Lisieux par elle-même, tous ses écrits de Pâques 1896 (5 avril) à sa mort (30 septembre 1897), L'épreuve et la grâce, présentation de Jean-François Six, Grasset/Desclée de Brouwer, Paris 1997
— Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face, Œuvres complètes (Textes et Dernières Paroles). Cerf, Desclée De Brouwer, Paris, 2006
— Thérèse de Lisieux, Histoire d'une âme. Manuscrits autobiographiques. Éditions Emmanuel. 2005
— Sylvain Destrempes, Thérèse de Lisieux et Dietrich Bonhoeffer : kénose et altérité, Cerf, Paris 2002
— Louis Menvielle, Thérèse Docteur racontée par le Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus, Éditions du Carmel, Venasque 1998

Etty Hillesum

Esther Hillesum est née le 15 janvier 1914 à Middelbourg, en Hollande, et grandit au sein d'une famille juive. Son père enseignait les langues anciennes au lycée, sa mère était d'origine russe. Etty étudia le droit à Amsterdam dès 1932, puis la philologie slave. En octobre 1940, quelques mois après l'occupation des Pays-Bas par l'armée allemande, on assiste à la montée des restrictions des droits des Juifs de Hollande et à leur persécution. Au camp de transit de Westerbork, où on les conduisait avant de les transporter à Auschwitz, Etty travaillait bénévolement comme « assistante sociale pour les personnes en transit ». Par solidarité avec le destin de son peuple, elle refusa catégoriquement de passer dans la clandestinité. Le 30 novembre 1943, elle fut tuée à Auschwitz. La publication posthume d'extraits de son journal des années 1941 à 1943 la rendit mondialement célèbre.

1914–1943

Introduction

« … et c'est pendant qu'on porte que l'on accroit son endurance. »[1] La vie d'Etty Hillesum montre ce que signifie être et rester humain dans ses actes, et ce , même dans l'adversité la plus extrême. Elle est dévouée de tout son âme à ce devoir, qui, selon elle, touche tous les êtres humains. Mais, en aucun cas, elle prétend vouloir idéaliser sa trajectoire de vie ou elle-même : à ses yeux, ce serait tenter d'esquiver les responsabilités de sa propre vie — en la vivant de toutes ses forces, en s'épanouissant avant de remettre sa vie aux autres. Car pour Etty Hillesum, seule était sainte la communion profonde entre la vie et Dieu vivant, et jamais une personne ou une chose.

Ton dominant

Impossible d'oublier la voix d'Etty Hillesum après s'être immergé dans son journal. C'est il y a six ans environ que j'ai commencé à m'y intéresser.[2] Depuis, le ton de ses paroles m'accompagne. Quelque chose d'irrésistible émane de ses textes et du « malgré tout »[3] quasi

1 Les écrits d'Etty Hillesum, p. 744, 30.4.42 : « La réalité, on la prend en charge avec toute la souffrance, toutes les difficultés qui s'y attachent — on la prend en charge, on la hisse sur ses épaules et c'est en la portant qu'on accroît son endurance. » Cité, comme les citations suivantes, d'après : Les écrits d'Etty Hillesum, Journaux et lettres 1941-1943, traduction du néerlandais et de l'allemand par Philippe Noble, Paris 2008

2 Je remercie Anke Ramöller de m'avoir fait connaître le journal d'Etty Hillesum

3 Les écrits d'Etty Hillesum, p. 645, 3.7.42

silencieux, mais tellement résolu, qu'elle a gravé en opposition à une époque où le monde et la société étaient déchirés par la violence. Etty Hillesum voulait transmettre ses pensées et ses idées à la postérité. Elle était sûre que sa mission était de saisir dans les mots une expérience fondamentale de l'être humain : être et respirer, ici, dans ce monde et dans une vie qu'elle considérait malgré tout comme belle et débordante. En même temps, elle écrivait :

> « On a parfois du mal à concevoir et à admettre, mon Dieu, tout ce que tes créatures terrestres s'infligent les unes aux autres en ces temps déchaînés. (...) j'essaie toujours de retrouver la trace du petit être humain nu, mais il a disparu dans les ruines monstrueuses de ses actes insensés. »[4]

Loin de moi l'intention de « récupérer » Etty Hillesum, qui était juive non pratiquante, pour une perspective chrétienne de foi et de vie à l'occasion de cette discussion sur les « saints » et la « sainteté ». Pourtant, dans ses réflexions, sa foi, ses actions et ses omissions, elle a défendu en Hollande, pendant la guerre, quelque chose qui dépasse de loin les frontières de religion, de confession et de nationalité.

À l'orée de ses trente ans (âge qu'elle n'atteindra pourtant jamais), elle écrivait déjà sur son rapport à la situation politique de plus en plus menaçante :

> « Mon acceptation n'est ni résignation ni abdication de la volonté. Il y reste toujours de la place pour l'indignation contre un régime qui traite ainsi les gens. Mais les événements qui nous assaillent sont trop violents et démoniaques pour que l'on puisse y réagir par de l'amertume et de la rancœur. »[5]

Son refus catégorique de laisser parler la rancœur et la haine s'explique par sa vision de la vie et de l'être humain, qu'elle a gardée jusqu'à sa mort au camp d'extermination d'Auschwitz. Ainsi, en lisant son journal, on a l'impression que sa vie fut très enrichissante malgré les forces de destruction ravageant son existence et l'indifférence qu'elle subissait des autres. Vers la fin de ses notes, elle écrit :

> « Telles des étoiles scintillant sur le velours sombre de ma mémoire, toutes mes impressions sont là. »[6]

Etty Hillesum a écrit cela alors qu'elle était en danger de mort, et nous lisons ces lignes en sachant que sa vie et celles de sa famille ont été effacées.

Situation

Esther Hillesum, qui répondait au surnom d'Etty, a vécu et étudié à Amsterdam. Au printemps 1941, quand l'Allemagne a occupé les Pays-Bas, elle a commencé à écrire régulièrement un journal intime. Elle avait 27 ans et elle y note à intervalles réguliers – hormis lorsqu'elle était malade –, jusque pendant la période de ses nombreux séjours au camp de transit de Westerbork,[7] où elle essayait d'apporter un soutien à ceux qui y étaient internés. Le 7 septembre 1943, elle et toute sa famille ont été déportées à Auschwitz. Selon un rapport de la Croix-Rouge, Etty Hillesum a été tuée le 30 novembre 1943. Elle a remis son journal intime à une famille d'amis avant d'être déportée. Ce n'est qu'en 1981 que l'abondante partie de ces écrits qui avait été rédigée en néerlandais a été publiée pour la première fois dans un recueil. La traduction française de ce recueil, puis de tout son journal, a suivi quelques années plus tard.

L'étudiante Etty Hillesum provenait d'une famille juive non pratiquante et a grandi dans un entourage intellectuel marqué par la culture chrétienne. Elle lisait avec enthousiasme Rilke, Augustin d'Hippone, ainsi que les évangiles et l'apôtre Paul. Elle avait également un penchant pour la littérature russe qu'elle lisait en version originale : après avoir réussi des études de droit, elle s'était consacrée à l'étude des langues et de la littérature slaves ainsi qu'à la psychologie. Elle gagnait sa vie notamment en enseignant le russe. Pendant les quelques années où elle a écrit son journal intime et ses lettres, elle est devenue

4 Ibid., pp. 538-539, 29.5.42

5 Ibid., pp. 677-678, 11.7.42

6 Les écrits d'Etty Hillesum, p. 758, 12.10.42

7 Westerbork, aux Pays-Bas, était un camp de transit pour les juifs qui y étaient rassemblés pour être déportés dans d'autres camps de concentration (p. ex. Auschwitz).

observatrice et chroniqueuse de son temps face à l'adversité qu'elle et l'humanité ont dû surmonter.

Thème fondamental I — rester fidèle à soi-même, rester fidèle à Dieu

Etty Hillesum s'est impliquée sans compter dans la vie et dans ses propres convictions :

> « Je suis confiée à ma seule garde et dois me mettre au clair avec moi-même. ‹ L'unique critère dont tu disposes, c'est toi-même. › Je ne cesse de le répéter. Et l'unique responsabilité dont tu pourras te charger dans ta vie, c'est celle de ta personne. Mais il faudra le faire pleinement. »[8]

La jeune femme a acquis cette redoutable clarté au cours d'un long combat intérieur et a dû sans cesse la reconquérir. Entièrement tournée vers l'être humain, elle en est arrivée à penser que dans la vie tout dépend de lui, qu'il ne peut parcourir son chemin que seul, tout au plus en apportant au passage son aide et son témoignage aux autres. L'homme vit à sa propre épreuve, une conception qu'elle décrit comme une expérience libératoire. Et dans ce retour sur soi, elle a trouvé une grande force, une source bouillonnante au fond de son être — Dieu, proclame-t-elle avec assurance.

> « On peut être brisée de fatigue d'avoir longtemps marché, d'avoir passé des heures à faire la queue, mais cela aussi c'est la vie — et quelque part en vous il y a quelque chose qui ne vous abandonnera plus jamais. »[9]

Dans les années de guerre et quand l'anéantissement menace, croire en Dieu et lui faire confiance est une provocation et un désarroi de tous les instants. Les textes d'Etty Hillesum ne sont donc pas faciles à lire, ils n'ont pas été écrits à la légère.

8 Les écrits d'Etty Hillesum, p. 205, 21.10.41

9 Ibid., pp. 642-643, 2.7.42 … (les mots « quelque part en vous il y a quelque chose qui ne vous abandonnera plus jamais » sont soulignés dans le journal d'Etty Hillesum).

Un dimanche matin, elle rédige une longue prière dans laquelle son combat intérieur est palpable :

> « Ce sont des temps d'effroi, mon Dieu. Cette nuit pour la première fois, je suis restée éveillée dans le noir, les yeux brûlants, et des images de souffrance humaine défilant sans arrêt devant moi. Je vais te promettre une chose, mon Dieu, oh, une broutille : je me garderai de suspendre au jour présent, comme autant de poids, les angoisses que m'inspire l'avenir. À chaque jour suffit sa peine. Je vais t'aider, mon Dieu, à ne pas t'éteindre en moi, mais je ne peux rien garantir à l'avance. Une chose seulement est pour moi de plus en plus claire : ce n'est pas toi qui peux nous aider, mais nous qui devons t'aider — et, ce faisant, nous nous aidons nous-mêmes. C'est la seule chose qui compte : sauver un peu de toi en nous, mon Dieu. Et peut-être pouvons-nous contribuer à ce que tu ressuscites dans les cœurs torturés des autres. Oh, mon Dieu, tu n'as pas l'air de pouvoir changer grand-chose aux circonstances, elles font partie de cette vie-ci. Je ne te t'en demande pas compte, c'est toi qui nous demanderas des comptes plus tard. Et presque à chaque battement de cœur, il m'apparaît de plus en plus clairement que tu ne peux pas nous aider, mais que c'est à nous de t'aider à défendre, jusqu'au dernier battement, la demeure qui t'abrite en nous. Il y a des gens — le croirait-on ? — qui au dernier moment tâchent de mettre en lieu sûr des aspirateurs, des fourchettes et des cuillers en argent, au lieu de te préserver toi, mon Dieu. Et il y a des gens qui ne veulent sauver que leur corps, qui pourtant n'est plus que le réceptacle de mille angoisses et amertumes. Ils disent : ‹ Moi, je ne tomberai pas dans leurs griffes ! › Ils oublient qu'on n'est sous les griffes de personne tant qu'on est dans tes bras. Cette conversation avec toi, mon Dieu, commence à me redonner un peu de calme. J'en aurai beaucoup d'autres avec toi dans un avenir proche, pour t'empêcher ainsi de m'abandonner. Tu connaîtras sans doute aussi des temps de pénurie en moi, mon Dieu, quand ma foi ne te nourrira pas avec autant d'énergie, mais crois-moi, je continuerai à œuvrer

pour toi, à t'être fidèle et à ne pas te chasser de l'intérieur de moi. »[10]

Écrire et prier — méditer, selon ses termes — deviennent toujours plus importants pour Etty Hillesum. Parfois, elle s'allonge sur le sol de la salle de bain. Parfois elle joint les mains jusqu'à ce que le calme se fasse en elle. Peut-être est-ce cela qui me touche autant, moi la lectrice d'aujourd'hui, dans ses écrits : son combat, sa lutte ardente pour le recueillement et le calme au milieu d'un monde rempli d'histoires de vies détruites, brisées en mille morceaux devant ses yeux. Tenace, elle essaie de garder dans son champ de vision ce dont, à son avis, tout dépend : ne pas se perdre de vue soi-même ni la vie dans tout son ensemble — Dieu. Elle n'est pourtant pas naïve. En juillet 1942, elle écrit :

« Oh, nous portons tout cela en nous, Dieu, le ciel, l'enfer, la terre, la vie, la mort, et les siècles, tant de siècles. Les circonstances extérieures forment un décor et des enchaînements changeants. Mais nous portons tout en nous et les circonstances n'ont rien de décisif, jamais, parce qu'il y a toujours des circonstances, et il faut se faire à l'idée qu'il y en a de bonnes et de mauvaises — ce qui n'empêche personne d'engager sa vie pour améliorer les circonstances. Mais il faut connaître les motifs de la lutte qu'on mène, et commencer par soi-même, et recommencer chaque jour, par soi-même. »[11]

Thème fondamental II — tournée vers la vie, jusqu'au bout

Etty Hillesum était à la recherche de sa propre voix dans le concert menaçant et chaotique des événements de son temps. Ses mots sont imprégnés de ce qui se passe autour d'elle, mais ce n'est pas ce qui la détermine. Son journal intime évoque sa liberté intérieure sans faille et une soif de vivre insatiable. Au milieu des violences infligées par des mains humaines et en proie à une angoisse poignante, elle restait fondamentalement et opiniâtrement tournée vers l'humain et vers la vie ; jusqu'au bout, elle continuait à puiser à ces sources. Elle savait exactement la provocation que représentait une telle foi, une telle espérance,

10 Les écrits d'Etty Hillesum, pp. 679-680, 12.7.42

11 Les écrits d'Etty Hillesum, p. 645, 3.7.42

une telle charité dans un monde où les hommes étaient en train de se dénier mutuellement toute humanité.

« Mais rien n'est pire que cette haine globale, indifférenciée. C'est une maladie de l'âme. »[12]

Son langage et son refus de haïr ont pu et peuvent aujourd'hui encore être taxés d'indifférence ou de naïveté. Cela ne la faisait pas reculer.

La vie d'Etty Hillesum : un témoignage d'amour intrépide

Etty Hillesum a dédié à la beauté fragile de la vie sa langue, la couleur de sa voix, et l'a fait au milieu de la destruction et de la haine. Elle n'a pas développé un système intellectuel ; mais ce qu'elle laisse derrière elle est un témoignage puisé dans un profond attachement au vivant. Envers et contre tout, cette femme a su se diriger constamment vers la vie et vers l'être humain et s'est efforcée de fournir aide et soutien partout où elle pouvait. Elle me donne, à la théologienne protestante que je suis, la prescience de la relation vivante avec Dieu, tel que décrit dans l'évangile de Marc, chapitre 3, 31-35 :

« Arrivent sa mère et ses frères. Restant dehors, ils le firent appeler. La foule était assise autour de lui. On lui dit : ‹ Voici que ta mère et tes frères sont dehors ; ils te cherchent. ›
Il leur répond : ‹ Qui sont ma mère et mes frères ? › Et, parcourant du regard ceux qui étaient assis en cercle autour de lui, il dit : ‹ Voici ma mère et mes frères ! Quiconque fait la volonté de Dieu, voilà mon frère, ma sœur, ma mère. › »

12 Les écrits d'Etty Hillesum, pp. 48-50, 21.10.41

Pour aller plus loin...

— Les écrits d'Etty Hillesum, Journaux et lettres, 1941-1943, traduction du néerlandais et de l'allemand par Philippe Noble, Seuil, Paris 2008.
— Paul Lebeau, Etty Hillesum : Un itinéraire spirituel : Amsterdam 1941 — Auschwitz 1943, Albin Michel, Paris 2001
— Pascal Dreyer, Etty Hillesum : une voix bouleversante, Desclée de Brouwer, Paris 1997
— Ingmar Granstedt, De cendres et d'amour : portrait d'Etty Hillesum, Lethielleux Paris 2011

Saints

Jochen Klepper

Né le 22 mars 1903 à Beuthen an der Oder (en Silésie) dans une famille de pasteur. Après avoir étudié la théologie protestante à partir de 1922, à Erlangen et à Breslau, il travaille comme journaliste indépendant et écrivain notamment pour la radio, à compter de 1927. Après un déménagement à Berlin en 1931, il publie, en 1937, le roman « Der Vater », un bestseller sur Frédéric Guillaume Ier, « Roi-Sergent » de Prusse. Le 10 septembre 1942, il se donne la mort avec son épouse juive et sa fille adoptive avant leur déportation.

1903–1942

Poète et chroniqueur à une époque sombre

L'écrivain Jochen Klepper s'est fait connaître de trois façons : par des poèmes et chants religieux d'une part, qui font partie intégrante des recueils de chants protestants en langue allemande et, dans leur sobriété et simplicité, savent encore aujourd'hui parler à nos coeurs :

« Ohne Gott bin ich ein Fisch am Strand,
ohne Gott ein Tropfen in der Glut,
ohne Gott bin ich ein Gras im Sand
und ein Vogel, dessen Schwinge ruht.
Wenn mich Gott bei meinem Namen ruft,
bin ich Wasser, Feuer, Erde, Luft. »

« Sans Dieu, je suis un poisson échoué sur la plage,
une goutte qui se consume sur la braise,
un brin d'herbe déserté sur le sable
et un oiseau qui bat de l'aile.
Mais quand Dieu par mon nom m'appelle,
Je suis eau, feu, terre et air. »

D'autre part, Jochen Klepper s'est fait connaître grâce à son volumineux journal intime de l'époque du Troisième Reich ; ce témoignage est sans équivalent au XXe siècle et peut encore actuellement accompagner les gens aux prises avec les grandes questions de la vie. Mais Jochen Klepper est également connu en raison des circonstances tragiques de sa mort. Avec sa femme juive et la fille de cette dernière, alors qu'ils attendaient tous deux leur déportation imminente, ils se donnèrent la mort

au gaz la nuit du 10 décembre 1942 dans leur maison à Berlin-Nikolassee. Ce jour-là, il avait noté ce qui suit dans son carnet intime :

> « L'après-midi, audience au service de la Sécurité.
> Nous allons mourir – oui, cela aussi tient à Dieu.
> Cette nuit nous entrerons ensemble dans la mort.
> Au-dessus de nous dans ces dernières heures, l'image du
> Christ bénissant qui combat pour nos âmes
> Notre vie se termine les yeux levés vers lui. »[1]

Une vie nourrie par la Bible

Revenant sur l'ensemble de la vie et de la foi de Jochen Klepper, Oswald Bayer estime qu'il y a là l'œuvre d'un saint et une vie de saint.[2] Il se réfère à Luther qui écrivait en 1528 dans sa préface du Livre des Psaumes : « Dans le Psautier, tu regarderas dans le cœur de tous les saints. » Selon Bayer, en lisant le carnet intime de Jochen Klepper, l'on parvient à percevoir le cœur de ce saint. « Il est pourtant lié à tous les saints, puisqu'il cite le Livre des Psaumes, d'où sa vie puise sa source et son but. » Klepper se nourrissait de la Bible. Avant chaque inscription dans son carnet, il avait l'habitude de noter le verset du jour des frères moraves de Herrnhut. Chaque jour, il plaçait sa vie sous le signe de la Parole de Dieu. Il ne rattachait pourtant pas ces versets bibliques à des situations précises. Il les prenait plutôt dans le contexte de sa vie entière. Il vivait pour ainsi dire son présent en puisant dans l'horizon de la Bible, mais sans la transposer dans le moment présent. Il laissait la parole biblique lui parler, en supportant sa part d'inconnu, reprenant ces textes et versets. Convaincu que l'être humain vit enraciné dans le passé, Klepper évoluait dans l'espace textuel de la Bible, ce livre de bord inépuisable, où il y puisait ses propres mots. C'est de cette manière que sont nés ses cantiques, entre autres ce chant de Noël qui compte parmi ses plus célèbres :

1 Jochen Klepper, Unter dem Schatten deiner Flügel (À l'ombre de tes ailes). Tiré du journal des années 1932-1942, Tagebücher der Jahre 1932–1942, Munich, 1983, p. 1133

2 Ici et plus loin, Oswald Bayer, Gott als Autor. Zu einer poietologischen Theologie (Dieu en tant qu'auteur. Une théologie poétologique), Tübingen 1999, p. 51 ss.

> «Die Nacht ist vorgedrungen,
> der Tag ist nicht mehr fern.
> So sei nun Lob gesungen,
> dem hellen Morgenstern!
> Auch wer zur Nacht geweinet,
> der stimme froh mit ein.
> Der Morgenstern bescheinet
> auch deine Angst und Pein.»[3]
> (Erste Strophe).

> *« La nuit profonde passe,*
> *Le jour n'est plus très loin.*
> *Chantons, joyeux, louons,*
> *L'étoile du berger !*
> *Toi qui pleuras la nuit,*
> *Joins-toi à ce concert,*
> *Car cette étoile claire*
> *Luit sur tes peines aussi. »*
> *(Première strophe)*

Une existence pleine de tensions

Mais quel genre de vie a-t-il vécu, tenant la Bible en arrière-plan, mais en y puisant ses sources ? D'un côté, ce fut une vie marquée par de nombreuses tensions, crises et pleine de doutes, et de l'autre, sa vie était empreinte d'harmonie, de douce évolution et d'une foi solide. En 1903, Klepper naquit dans la ville silésienne de Beuthen an der Oder (aujourd'hui Bytom), dans un presbytère où l'allégeance au trône et à l'autel s'associait à une prédilection pour la culture bourgeoise et un mode de vie raffiné et urbain.

3 Jochen Klepper, Kyrie, Geistliche Lieder, Bielefeld [24]1998, p. 26. Il existe de ce chant plusieurs versions françaises, soit très littérales, soit très éloignées. Citons celle-ci : « La nuit est avancée, / Le jour n'est plus très loin. / Bientôt sera levée / L'étoile du matin. / Soyez dans l'allégresse : / Le Seigneur vient à vous / Aimant, plein de tendresse, / Pour ôter votre joug. » (Lu sur chants-protestants.com le 25.11.2020)

La conception de l'existence chez Klepper a été marquée durant toute sa vie et dans son travail par le presbytère et la profession de pasteur.

> « Je prie régulièrement Dieu pour qu'il fasse de mes écrits quelque chose comme un ministère de pasteur, qu'il fasse de ma vie de famille et de notre ménage quelque chose comme un presbytère. »[4]

Il écrivait cela en 1934, alors qu'il était déjà journaliste de radio et écrivain à Berlin où il vivait avec Johanna (« Hanni ») Klepper, née Stein, et avec ses filles par alliance Brigitte et Reni. Il avait déjà interrompu ses études de théologie à Breslau, à la recherche d'un gagne-pain, trouvé celui-ci dans l'écriture et traversé une crise existentielle ; peut-être – les sources ne sont pas claires à ce sujet – avait-il été abusé par son professeur et mentor ou avait-il dû souffrir pour affirmer son identité sexuelle. Il y avait aussi eu le conflit avec ses parents après son mariage avec une veuve juive de treize ans son aînée. Au début des années 1930, après de longues incertitudes sur sa voie et sa mission, Klepper avait trouvé à Berlin, avec l'appui de sa femme, un peu de ce qu'il recherchait : un épanouissement professionnel et une belle maison, qui répondait à son « goût de la fête et des solennités »[5] et avait aussi pour lui une valeur spirituelle, comme un avant-goût de la vie éternelle. En même temps, tout le monde était sous tension, il fallait réussir professionnellement et les harcèlements du régime nazi se multipliaient. Un de ses plus fidèles amis a écrit à ce sujet :

> « Après son mariage, j'ai régulièrement séjourné chez les Klepper et participé à leur vie de famille un peu recluse, avec leur piété et le sens esthétique qui s'exprime si nettement dans son journal. Sa maison était une oasis dans les souffrances de ces années-là. Le vent de la tempête a pénétré jusque-là, faisant fi de toute résistance, et l'a emportée avec lui. »[6]

4 Jochen Klepper, Tagebücher, 31.3.34, p. 165

5 Jochen Klepper, Tagebücher, 02.10.32, p. 24

6 Harald Poelchau, Die Ordnung der Bedrängten, Erinnerungen des Gefängnisseelsorgers und Sozialpfarrers (1903-1972), (souvenirs d'un aumônier de prison et pasteur social), Teetz 2004, p. 92

Dans son premier roman, dont l'action se déroule dans sa Silésie natale, il s'affirme déjà comme écrivain. Puis c'est en 1937 qu'il connaît une célébrité inattendue grâce à son grand roman *Der Vater*, dans lequel il rend hommage au roi de Prusse Frédéric-Guillaume Ier, dit Roi-Sergent, père de Frédéric II le Grand. En filigrane, il y traite de sa propre relation avec son père et tend un miroir subtil à l'État de non-droit des nazis.[7] Dans sa profession d'écrivain, Jochen Klepper pouvait réaliser son souhait de travailler pour l'Église. Voyant notamment que la communauté chrétienne allemande adoptait ses cantiques, il se sentit confirmé dans sa mission, dont il avait longtemps douté. Jochen Klepper souhaitait mettre sa poésie au service de la Parole de Dieu. Pour lui, la poésie représentait une forme d'exégèse de la Bible. Dans ses romans, il raconte la vie de personnes qui se laissent guider par Dieu. *Das ewige Haus*, dans lequel il voulait raconter la vie de Katharina von Bora, la femme de Martin Luther, est resté à l'état de fragment. Dans son art poétique, sa vie personnelle et professionnelle s'entremêlent :

> «Alle Grenzen meiner Tage
> biege, Gott, in Deinen Kreis,
> dass ich nur noch Worte sage,
> die ich von Dir kommen weiss!»[8]

> *« Tous mes jours et leurs limites,*
> *Prends-les, Dieu, dans ton orbite,*
> *Pour que ne passent par ma voix*
> *Plus que des mots venant de Toi ! »*

7 Jochen Klepper, Der Vater, Roman eines Königs, Munich [12]2005

8 Jochen Klepper, Ziel der Zeit. Die gesammelten Gedichte, Bielefeld 1987

Malgré son épanouissement personnel et la reconnaissance professionnelle dont il jouissait en tant qu'écrivain, ces facteurs même maintenaient Jochen Klepper entre les rails d'une piété traditionnelle et d'une attitude politique qui conduisirent droit à la catastrophe. Ses œuvres spirituelles peuvent aussi être vues comme l'expression d'une attitude fataliste d'abandon à Dieu. Sa position luthérienne respectueuse de l'autorité et son côté « national-conservateur » l'empêchèrent de penser de manière anticipée, à l'émigration éventuelle des membres juifs de sa famille, à sa propre émigration, ou d'envisager une existence dans l'illégalité. Jusqu'à son dernier jour, et ce, notamment en raison du succès que son livre Der Vater avait rencontré dans l'establishment, il avait espéré pouvoir protéger sa femme et sa plus jeune fille Renate (Reni) de la déportation (l'aînée avait déjà émigré en Angleterre en 1939). Quand Reni fut enfin autorisée à entrer en Suède, les demandes d'interventions auprès du ministre de l'intérieur du Reich, Wilhelm Frick, et finalement auprès d'Adolf Eichmann, responsable des déportations de juifs, restèrent vaines.

Dans la vie de cet homme tiraillé entre individualité, théologie et société, ce sont ces tensions et ces espoirs, ce condensé sociétal de la situation des Allemands chrétiens et juifs des années 1920 et 1930 qui font que son destin et son œuvre nous émeuvent et nous parlent encore aujourd'hui. Chez Jochen Klepper, tout fait écho à la foi, tout est traversé par elle, une foi inébranlable qui l'a porté dans les hauts et les bas de la vie et l'a amené à accompagner ses proches jusque dans la mort.

«In jeder Nacht, die mich umfängt,
darf ich in deine Arme fallen,
und du, der nichts als Liebe denkt,
wachst über mir, wachst über allen.
Du birgst mich in der Finsternis.
Dein Wort bleibt noch im Tod gewiss.»[9]
(aus «Trostlied am Abend»)

9 Jochen Klepper, Kyrie, p. 20

« Chaque nuit qui m'environne,
Dans tes bras je m'abandonne,
Tu ne parles qu'amour pur,
Sur moi et sur tous tu veilles,
Tu me couvres dans le noir.
Même dans la mort encore,
Tout ce que tu dis est sûr. »

Une vie fragmentée dans la lumière de l'Évangile

Il est difficile de dire quel rôle a joué le suicide de Jochen Klepper dans la réception de son œuvre et quelle aurait été sa résonance sans cette fin tragique. Une chose est sûre : sa contribution poétique en faveur de l'Église et la solidarité dont il a fait preuve jusqu'à l'extrême envers sa famille ont réussi dans une large mesure à désamorcer les jugements critiques sur son suicide, acte condamnable aux yeux de l'Église. Dans l'œuvre de Klepper toutefois, ce thème n'est pas seulement lié à la situation inextricable où lui et sa famille juive se retrouvèrent sous le Troisième Reich. Déjà dans des moments de crise psychique pendant ses jeunes années, il avait pensé à s'ôter la vie. Entre 1918 et 1925, cinq de ses onze camarades de classe s'étaient suicidés. Pendant les sombres années d'angoisse et d'oppression par le régime nazi, la tentative de suicide était dans tous les esprits. Jochen Klepper se mit à considérer cet acte non plus comme un péché impardonnable contre l'Esprit Saint, mais comme une insoumission à Dieu, comme un péché qui peut être pardonné (il lisait dans ce sens le verset de Jean 15,3, « Déjà vous êtes émondés par la parole que je vous ai dite »), et cette pensée le calmait. Dans les limites de la conception de Luther *simul iustus et peccator*, il écrivit, un mois avant sa mort :

« Oh, même notre vie menée jusqu'à son terme est pour Dieu un mauvais témoignage. Je ne connais aucun chrétien qui vive comme un saint. »[10]

Dans l'idée que la vie humaine reste fragmentaire et pécheresse, il ne s'est pourtant pas soustrait à sa responsabilité. Il continuait à lutter pour l'assumer comme le commande la foi :

10 Jochen Klepper, Tagebücher, 20.10.41, p. 969

> « Cette question me revient sans cesse : la volonté tenace de mourir est-elle une ‹ rupture › dans la foi, une rupture avec Dieu ? Et toujours, sans édulcorer les choses, je suis obligé de répondre : non. Car qu'est-ce qui a eu plus de valeur pour moi sur cette terre que l'Évangile ? Qu'est-ce que j'ai davantage aimé, vénéré sur terre, à quoi me suis-je senti davantage tenu, par allégeance, qu'à tout ce que signifient la foi et l'Église ? »[11]

Dieu comme auteur de notre vie

Jochen Klepper n'a jamais cessé de réfléchir à cette tension entre la foi et la vie : adhésion d'un côté, et d'autre part recherche de sa propre mission, du sens de la vie. « Anniversaire de mon baptême. L'horreur de ma propre vie, la grâce de la voie divine pèsent sur mon cœur », écrit-il dans son journal en avril 1940.[12] Rédiger son journal l'a aidé à supporter cette tension et à discerner un sens et une cohérence dans la souffrance face au temps qui passait inéluctablement et à l'imminence de l'échec.[13] Son journal offre le témoignage impressionnant d'un homme jeune qui cherche sa voie et lutte avec sa foi.

> « Je tiens mon journal parce que je suis fasciné par la trame qu'un autre compose ‹ avec mon sang › ».[14]

Étonné et reconnaissant, il a écrit :

> « À quel homme autant qu'à moi est-il donné de voir arriver toute sa vie, à l'exception d'avoir des enfants, ce qu'il souhaitait, attendait et ce pour quoi il priait ? »[15]

11 Jochen Klepper, Tagebücher, 23.10.41, p. 973
12 Jochen Klepper, Tagebücher, 26.4.40, p. 874
13 Jochen Klepper, Tagebücher, 30.4.42, p. 1060
14 Jochen Klepper, Tagebücher, 6.7.33, p. 83 ss.
15 Jochen Klepper, Tagebücher, 30.4.42, p. 1060

Il était convaincu qu'il finirait par trouver le « raccord ».[16] Et même alors que ses perspectives s'assombrissaient, quelque six mois avant sa mort, il notait :

> « Comme je vois ma vie ! **(2 S 24,14)** – à la fois entre les mains de Dieu et entre celles des hommes. »[17]

Le fil rouge de sa vie : « Qu'en souffrant je le loue… »[18]

Les conditions dans lesquelles vécu Jochen Klepper étaient très dures, et la fin de sa vie, dramatique. Malgré cela, il n'a pas perdu sa confiance en Dieu. Au final, même en ayant en tête de s'ôter la vie, en accomplissant un acte considéré comme un échec, il affirmait que Dieu était l'auteur de l'histoire de sa vie[19] et que la grâce de Dieu est au-dessus de tout.[20]

16 Jochen Klepper, Tagebücher, 15.3.36, p. 341
17 Klepper, Tagebücher, 30.04.42, p. 1060
18 Klepper, Tagebücher, 15.08.35, p. 277
19 Cf. Bayer, Gott als Autor, p. 48
20 Cf. Jochen Klepper, Tagebücher, 10.12.42, p. 1133

Même dans ces circonstances, face à la fragilité de la vie, louer Dieu restait malgré tout le désir de l'homme, du poète et du chrétien pratiquant qu'était Jochen Klepper :

«Der du allein der Ewige heisst
und Anfang, Ziel und Mitte weisst
im Fluge unserer Zeiten:
bleib du uns gnädig zugewandt
und führe uns an deiner Hand,
damit wir sicher schreiten!»[21]
(aus « Neujahrslied »)

« Toi qui, seul éternel,
Connais l'alpha et l'oméga
De notre temps qui fuit :
Reste penché sur nous
Et tiens-nous par la main
Pour assurer nos pas ! »
(tiré du « Cantique du Nouvel an »)

21 **Jochen Klepper, Kyrie, p. 44 – dans une première version, les trois dernières lignes étaient plus proches de la réalité de la vie de Klepper : « Et si nos jours s'abrègent, comme quand un caillou tombe dans un éboulement, ne nous laisse pas rouler loin de toi ! » (Bayer, Gott als Autor, p. 55)**

Pour aller plus loin…

Jochen Klepper est peu connu dans le monde francophone, bien qu'on trouve des traductions de ses cantiques dans des recueils de partitions.
Faute de titres de publications en français, nous reproduisons ici une bibliographie d'ouvrages en allemand.

- **Emiko Dorothea Araki, Jochen Klepper. Aufbruch zum ewigen Haus. Eine Motivstudie zu seinen Tagebüchern, Frankfurt a. M. 1993.**
- **Heinrich Assel (éd.), Der du die Zeit in Händen hast. Briefwechsel zwischen Rudolf Hermann und Jochen Klepper 1925–1942, Munich 1992.**
- **Markus Baum, Jochen Klepper, Schwarzenfeld 2012.**
- **Oswald Bayer, Gott als Autor. Zu einer poietologischen Theologie, Tübingen 1999.**
- **Jochen Klepper, Der Vater. Roman eines Königs, Munich [12]2005.**
- **Jochen Klepper, Kyrie. Geistliche Lieder, Bielefeld [24]1998.**
- **Jochen Klepper, Unter dem Schatten deiner Flügel. Aus den Tagebüchern der Jahre 1932–1942, Munich [21]1983.**
- **Jochen Klepper, Ziel der Zeit. Die gesammelten Gedichte, Bielefeld 1987.**
- **Harald Poelchau, Die Ordnung der Bedrängten. Erinnerungen des Gefängnis-seelsorgers und Sozialpfarrers (1903–1972), Teetz 2004.**

Madeleine Delbrêl

Madeleine Delbrêl est née en 1904 à Mussidan, en Dordogne, enfant unique d'un père ouvrier et d'une mère issue de la bourgeoisie. Entre 1929 et 1922, elle étudia la littérature et la philosophie à la Sorbonne à Paris et fréquenta un cours d'art dans un atelier de peinture. Une maladie la frappa durant les deux années qui suivirent ses études, la plongeant au cœur d'une crise intérieure, ce qui ébranla sa foi. Sa rencontre avec l'abbé Lorenzo la motiva à s'engager en faveur de l'Église catholique. Durant les années 1931 à 1932, elle suivit une formation d'assistante sociale au sein de l'« École pratique de Service Social » à Paris. Elle fonda par la suite à Ivry-sur-Seine, la banlieue communiste de Paris, une communauté dans laquelle elle s'engagea en faveur des prolétaires et des laissés-pour-compte. D'autres fondations de ce type virent le jour en France et en Afrique. Madeleine Delbrêl s'éteint le 13 octobre 1964 à l'âge de 60 ans à Ivry-sur-Seine.

1904–1964

Seigneur, je vous aime plus que tout, mais…

« Seigneur, je vous aime plus que tout… en général… mais j'aime tellement plus que vous, dans cette petite minute qui passe, une cigarette anglaise… ou même gauloise ! Seigneur, je vous donne ma vie, toute ma vie… mais pas ce tout petit morceau de vie, ces trois minutes où je n'ai tellement pas envie d'aller travailler. »

Arrêter de fumer… de se consoler du ras-le-bol en grillant une clope… un effort « minime » à offrir à Dieu… un « tout petit sacrifice » pour lui dire qu'on l'aime par-dessus tout ! Madeleine Delbrêl, qui écrit ces lignes en 1946, n'y arrive pas. Mais elle ne se décourage pas : elle a le compas dans l'œil pour ce qui est essentiel, car elle continue :

> « C'est alors qu'il faut nous souvenir que Dieu ne nous a pas créés pour de l'humour mais pour cet amour éternel et terrible dont il aime tout ce qu'il crée depuis toujours. C'est alors qu'il faut l'accepter, cet amour, non plus pour en être le partenaire splendide et magnanime, mais le bénéficiaire imbécile, sans charme, sans fidélité fondamentale. Et dans cette aventure de la miséricorde, il nous est demandé de donner jusqu'à la corde ce que nous pouvons… »[1]

1 Madeleine Delbrêl, Humour dans l'Amour, Œuvres complètes vol. III, Nouvelle Cité, 2005, pp. 25-27

Elle n'est plus une jeunette qui se fait des illusions sur les exigences de la vie. Elle n'est pas une exaltée, ces quelques lignes témoignent de son réalisme impitoyable. Elle n'a pas grandi dans une famille harmonieuse, pieuse. Elle ne vit pas dans un milieu qui aime l'Église, où l'on pratique la religion.

Jeunesse et crises

Madeleine Delbrêl est née en 1904 dans la province française, à Mussidan, et elle est morte en 1964 dans la banlieue de Paris, à Ivry-sur-Seine. Toute sa vie est une seule et immense passion, toujours pour quelque chose ou ... pour Quelqu'un. Très douée, elle joue du piano, écrit des poèmes qui lui valent un prix de l'Académie française, elle fait des études de littérature et de philosophie à la Sorbonne et, en parallèle, du dessin et de la peinture en atelier. Cette étudiante polyvalente se définit comme « strictement athée ». En témoigne son texte « Dieu est mort ... vive la mort », rédigé à l'âge de dix-sept ans :

> « On a dit ‹ Dieu est mort ›. Puisque c'est vrai, il faut avoir le courage de ne plus vivre comme s'il vivait. On a réglé la question pour lui : reste à la régler pour nous. (...) On est tous tout près du seul vrai malheur [la mort], est-ce que oui ou non on aura le cran de se le dire ? (...) Peut-on dire à un mourant, sans manquer de tact : ‹ Bonjour › ou ‹ Bonsoir › ? Alors on lui dit : ‹ Au revoir › ou ‹ Adieu › ... tant qu'on n'aura pas appris comment dire ‹ A nulle part › ... ‹ A rien du tout ... »[2]

Madeleine aime la vie, elle aime sortir, rencontrer des amis, discuter, danser. Elle rencontre un jeune homme, Jean Maydieu, chrétien très croyant et pratiquant. Ils tombent amoureux l'un de l'autre. A dix-huit ans, Madeleine est épanouie, rayonnante, l'avenir lui sourit. Mais brusquement, sa vie bascule. Jean s'éloigne d'elle et entre au noviciat des Dominicains[3]. Le père de Madeleine devient aveugle et doit cesser son activité professionnelle ; il se révolte, il s'enferme. Les tensions au sein de la famille s'intensifient. Le coup est trop dur : une grave dépression,

2 Madeleine Delbrêl, Nous autres, gens des rues, Seuil, Paris, 1966, p. 57

3 Dominicains : ordre religieux fondé en 1215 par l'espagnol Dominique Guzman. Le noviciat prépare les candidats à la vie religieuse et communautaire.

qui durera une année, oblige Madeleine à se faire soigner dans une maison de santé. Un flot de questions l'assaillent : Pourquoi cette rupture avec Jean ? Pourquoi tant de souffrance ? Quel est le sens de cette vie qui paraît si dure, si absurde ? Elle repousse avec violence tout remède qui pourrait atténuer sa souffrance sans lui apporter la certitude d'une vérité. La rencontre de Jean l'a confrontée avec la foi chrétienne à une époque où elle était tranquillement installée dans ses convictions athées. Mais maintenant, c'en est fini de cette tranquillité. Son honnêteté intellectuelle l'accule à une évidence :

> « Mes camarades étaient fort à l'aise dans tout mon réel ; mais ils amenaient ce que je devais bien appeler ‹ leur réel ›, et quel réel ! Ils parlaient de tout, mais aussi de Dieu qui paraissait leur être indispensable comme l'air (...) A les rencontrer souvent pendant plusieurs mois, je ne pouvais plus honnêtement laisser non pas leur Dieu, mais Dieu dans l'absurde. C'est alors que ma question s'est métamorphosée[4] (...) Si je voulais être sincère, Dieu, n'étant plus rigoureusement impossible, ne devait pas être traité comme sûrement inexistant. Je choisis ce qui me paraissait le mieux traduire mon changement de perspective : je décidai de prier. »[5]

Éblouie

Madeleine se met à genoux... et découvre une Présence en elle, une présence si évidente qu'elle en est éblouie.

> « Tu vivais et je n'en savais rien. Tu avais fait mon cœur à ta taille, ma vie pour durer autant que toi, et parce que tu n'étais pas là, le monde entier me paraissait petit et bête et le destin des hommes stupide et méchant. Quand j'ai su que tu vivais, je t'ai remercié de m'avoir fait vivre, je t'ai remercié pour la vie du monde entier. »[6]

4 Madeleine ne se pose plus la question : comment peut-on prouver que Dieu n'existe pas, mais : Dieu existe-t-il ?

5 Madeleine Delbrêl, Ville marxiste, Terre de mission, rédigé à Ivry de 1933 à 1957, Nouvelle Cité, 2014, pp. 213-14

6 Note inédite, citée dans Christine de Boismarmin, Madeleine Delbrêl, Nouvelle Cité, 2005, p. 32

Ce sont les mots émerveillés que Madeleine gribouille sur un billet pour tenter d'exprimer l'indicible ; ce billet a été trouvé dans ses affaires après sa mort.

Madeleine a bien été baptisée et, à l'âge de onze ans, avait fait sa première communion. Cela faisait partie des règles du jeu dans la bourgeoisie française du début du XX^e^ siècle. Mais ces débuts fragiles d'une vie chrétienne n'ont pas résisté à l'indifférence ambiante et aux assauts de l'esprit critique de certains penseurs, cultivé dans les cercles d'étudiants hostiles à l'Église. Dans la prière, Madeleine a rencontré le Christ, elle a fait l'expérience de sa présence, mais elle ne le connaissait guère. Avec toute la passion de son tempérament entier, elle se met à étudier la théologie, à lire l'Évangile : elle veut connaître pour aimer. Elle se met à fréquenter régulièrement la paroisse Saint-Dominique à Paris, y accepte des responsabilités, se lance dans le scoutisme, forme, avec d'autres jeunes femmes, le groupe qui prendra le nom de « Charité » et se met au service des plus pauvres.

Une question et une réponse

Une question la tourmente : elle a vingt ans, la vie devant elle, que faire de cette vie ? Comment, concrètement, suivre Celui qu'elle vient de découvrir et qu'elle ne veut plus quitter, le Christ ? Quel est le projet de Dieu pour elle ? Où est la place que Dieu lui a préparée ? Quel est le pas qu'elle doit apprendre pour danser sa vie comme David devant l'Arche **(2 Sam 6. 14)** ?

> « Nous, nous oublions la musique de votre esprit, et nous faisons de notre vie un exercice de gymnastique ; nous oublions que dans vos bras elle se danse, que votre sainte Volonté, elle, est d'une inconcevable fantaisie et qu'il n'est de monotonie et d'ennui que pour les vieilles âmes qui font tapisserie dans le bal joyeux de votre amour. »[7]

Dans cette situation, la rencontre avec quelqu'un qui comprend, qui sait accompagner avec toute la délicatesse requise, est décisive.

7 **Madeleine Delbrêl, Bal de l'Obéissance, 1946, Œuvres complètes vol. III, Nouvelle Cité, 2005, pp. 30-31**

En l'Abbé Jacques Lorenzo, curé de la paroisse Saint-Dominique, Madeleine trouve un maître qui lui est un père et un frère. Il n'est pas de ceux dont Madeleine parle à Dieu en disant :

> « Car je pense que vous en avez peut-être assez
> des gens qui, toujours, parlent de vous servir
> avec des airs de capitaines,
> de vous connaître avec des airs de professeurs,
> de vous atteindre avec des règles de sport,
> de vous aimer comme on s'aime dans un vieux ménage. »[8]

L'abbé Lorenzo est un prédicateur charismatique de l'Évangile, qui vit concrètement ce qu'il proclame et témoigne ainsi du feu qui l'habite. Il pressent en Madeleine une soif de contemplation et un désir vibrant de vivre comme le Christ lui-même a vécu. Il existait, entre Madeleine et Lorenzo, une profonde parenté spirituelle qui nous ramène à une phrase écrite par Julien Green dans son œuvre sur François d'Assise : « Certaines âmes vont l'une vers l'autre comme si elles se reconnaissaient. »[9]

Madeleine décide de donner sa vie aux laissés-pour-compte de la société française : aux ouvriers vivant dans les banlieues de grandes villes. Elle se forme à l'École Montparnasse de Paris et devient assistante sociale. En même temps, elle élabore avec quelques amies de la paroisse un projet de vie communautaire : comme laïques, elles souhaitaient partager la vie simple, ordinaire, des « gens des rues » ; célibataires, elles étaient totalement à disposition en menant une vie entièrement dévouée au Christ et à leur prochain. L'existence de ces femmes était rythmée par la prière, le silence, et l'amour qu'elles se portaient mutuellement. Voilà la source à partir de laquelle ces femmes puisèrent leur force afin de venir en aide aux laissés-pour-compte. Avec ce projet, une nouvelle voie est née : il ne s'agissait plus de copier la vie monastique. Le 15 octobre 1933, Madeleine s'installe avec deux compagnes dans une petite maison, rue Raspail 11 à Ivry-sur-Seine ; c'est là que la première petite communauté « Charité de Jésus » vit le jour.

8 **Madeleine Delbrêl, Bal de l'Obéissance, 1946. Dans : Humour dans l'amour. Méditations et fantaisies. Nouvelle Cité, 2005, p. 27 ss.**

9 **Julien Green, Frère François, Paris, 1991, p. 273**

À Ivry – avec « les grands types du Parti »

Ivry-sur-Seine est une cité ouvrière dans la banlieue de Paris et le fief du parti communiste français. La Première Guerre mondiale a anéanti la « Belle Époque », l'entre-deux-guerres est ébranlé par les crises économiques et sociales, les nuages noirs de la Seconde Guerre mondiale commencent à s'amasser à l'horizon. Madeleine découvre un monde déprimant : des dizaines d'usines, une population pauvre et déracinée, un fort taux de chômage... L'Église officielle ne semble pas s'intéresser à ce monde athée, elle craint le contact, s'enferme dans la défensive ; elle semble être absente de ce pauvre monde en proie à l'idéologie marxiste. C'est ici que Madeleine veut annoncer le Christ, simplement en vivant plongée dans cette population pauvre, en vivant avec ce peuple pauvre, en ouvrant sa porte aux pauvres, avec ses compagnes engagées à vie dans cette petite communauté de la « Charité ». Nommée assistante sociale puis « Déléguée technique » chargée de la coordination des services sociaux à Ivry, elle poursuit avec persévérance son idéal :

> « Près d'un incroyant, la charité devient évangélisation, mais cette évangélisation ne peut être que fraternelle. Nous ne venons pas offrir de partager généreusement ce qui serait à nous, c'est-à-dire Dieu. Nous ne venons pas comme des justes parmi des pécheurs, comme des gens qui ont conquis des diplômes parmi des gens incultes ; nous venons parler d'un Père commun, connu des uns, ignoré des autres ; comme des pardonnés, non comme des innocents ; comme des gens qui ont eu la chance d'être appelés à croire, à recevoir la foi, mais de la recevoir comme un bien qui n'est pas à nous, qui est déposé en nous pour le monde : de cela découle toute une façon d'être. Seul est fraternel un cœur converti.
> L'Évangile n'est annoncé vraiment que si l'évangélisation reproduit entre le chrétien et les autres le cœur à cœur du chrétien avec le Christ de l'Évangile. Mais rien au monde ne nous donnera la bonté du Christ sinon le Christ lui-même.
> Rien au monde ne nous donnera l'accès au cœur de notre prochain sinon le fait d'avoir donné au Christ l'accès au nôtre. »[10]

La communauté de Madeleine s'agrandit. Les différentes activités des membres facilitent le contact avec la population. Des amitiés se nouent. La porte de la communauté rue Raspail est toujours ouverte ; on vient y chercher un conseil, du soutien lors de difficultés ; on y vient pour boire une tasse de café, pour parler, partager ses joies et ses soucis. On ne se rend pas chez des assistantes sociales mais chez des amies, on fait partie intégrante d'une famille. Madeleine ne craint pas de lutter côte à côte avec les communistes, « les grands types du Parti », contre l'injustice sociale et la misère de la guerre. En même temps, elle maintient ses convictions chrétiennes. Elle crée une « maison de la mère », une « maison de l'enfant », des centres de jeunes.

Mais sa passion pour le Christ ne peut plus se limiter aux confins d'Ivry. La déchristianisation de la France exige une nouvelle forme d'apostolat. Elle entre en contact avec d'autres mouvements d'évangélisation, avec La Mission de France[11], avec le mouvement des prêtres-ouvriers[12], elle voyage et donne des conférences, elle écrit et publie, notamment son oeuvre majeure « Ville marxiste, terre de mission ». Elle souffre de la rigidité et de l'incompréhension de l'Église et tente sans succès d'intervenir auprès de la hiérarchie dans le conflit suscité par l'interdiction du mouvement des prêtres-ouvriers. Malgré cette déception, elle reste fidèle à l'Église. Elle sait que la grandeur du mystère de l'Église dépasse l'organisation visible. Elle sait que la faiblesse et les erreurs commises par la hiérarchie de l'Église obscurcissent la nature et le cœur de l'Église, mais qu'elle n'en sera pas anéantie. Madeleine se réfugie alors dans la prière suppliante. Et l'aurore se lève : à la veille du Concile Vatican II, Madeleine est consultée : elle rédige un travail préparatoire sur les athéismes contemporains. Sa prise de posi-

10 **Madeleine Delbrêl, Nous autres, gens des rues, Paris, Seuil, 1966, p. 271 / Athéismes et évangélisation, tome VIII des Œuvres complètes, Nouvelle Cité 2010, pp. 150-151**

11 **Séminaire interdiocésain fondé 1941 pour répondre à la sécularisation des campagnes et du monde ouvrier en France. Lieu de formation des candidats au sacerdoce en vue de leur mission pastorale dans cette situation nouvelle.**

12 **Mouvement fondé en 1942 par Jacques Loew dans l'intention de rapprocher l'Église de la classe ouvrière. Les prêtres de ce mouvement travaillaient dans des usines, sur des chantiers, dans des mines, etc.**

tion se reflètera dans l'un des principaux documents du Concile, dans la constitution pastorale *Gaudium et Spes* (titre reprenant les premiers mots de la constitution : Joie et Espérance), *Sur l'Église dans le monde de ce temps* (7 décembre 1965).

L'Espérance

Madeleine assiste encore à l'ouverture du Concile Vatican II en 1962. Deux ans plus tôt, elle écrivait :

> « En vieillissant, contrairement aux saints, je ne pleure pas sur ma ‹ pauvre vie ›, mais je regarde venir ‹ ma pauvre mort ›, et sa pauvreté totalement médiocre m'apprend chaque jour davantage la profusion des miséricordes de Dieu, et à quel point on est, dans le retour à lui, non seulement essentiellement, mais pratiquement un serviteur inutile. J'aime cette paix-là ! »[13]

Sa santé fragile ne résiste plus ; consumée par ce feu intérieur « qui ne dit jamais : ‹ Assez ! › » **(Pr 30,16)**, Madeleine, ce « serviteur inutile », s'éteint subitement à Ivry, le 13 octobre 1964.

« Contrairement aux saints … » Que souhaite nous dire Madeleine par ce message ? Qui est saint ?

Dans la Bible, Dieu seul est saint. Il faut parcourir tout l'Ancien Testament et jusqu'au Nouveau Testament pour trouver des passages, p. ex. dans les épîtres de Paul et dans l'Apocalypse, qui attribuent la qualité de saint à des hommes. Paul, l'apôtre des païens, ouvre sa lettre adressée aux Éphésiens par ces paroles : « Aux saints et fidèles en Jésus Christ » (Ep 1.1). Le chrétien est saint de par son baptême qui lui donne une nouvelle identité , qui fait de lui un « alter Christus », un autre Christ. Cette appartenance au Christ le sanctifie, le « sépare » du monde, c'est-à-dire de tout ce qui s'oppose à Dieu, et ce « monde » ne le reconnaît plus :

13 **Correspondance inédite, 25 mars 1960, citée dans Christine de Boismarmin, Madeleine Delbrêl, Nouvelle Cité, 2005, p. 255**

> « L'insolite du chrétien est purement et simplement sa ressemblance avec Jésus-Christ, la ressemblance de Jésus-Christ insérée dans un homme par le baptême, et qui, traversant son cœur, arrive comme à fleur de peau. (…) Ce n'est pas la réalisation éclatante d'un homme chrétien. C'est le Christ, toujours le même, qui montre son visage à travers celui d'un homme. »[14]

Ce que Madeleine dit ici, elle l'a vécu concrètement dans son engagement ecclésial et social : montrer le visage du Christ, témoigner de la présence du Christ qui a aimé ce monde au point de donner sa vie pour le sauver. Ce témoignage est une *martyria*, un martyre accepté, jour après jour, dans la vie quotidienne, ordinaire, très concret, très terre à terre, sans « réalisation éclatante », mais montrant « le visage du Christ à travers le visage d'un homme ». Et ces saints discrets, ces témoins-martyrs au rayonnement qu'aucune obscurité ne peut étouffer, ces saints sont foule : « Après cela je vis: C'était une foule immense que nul ne pouvait dénombrer, de toutes nations, tribus, peuples et langues. (…) Ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'agneau. » **(Ap 7,9.14)**.

Madeleine est une de ces « martyrs » de la fidélité quotidienne à l'Évangile, un témoin du « visage du Christ », qui a vécu, jusqu'au bout, la « Passion des patiences » :

14 **Madeleine Delbrêl, La joie de croire, Paris, Seuil, 1968, pp. 144-145**

« Passion des patiences »

La passion, notre passion, d'accord, nous l'attendons, nous savons qu'elle doit venir et il est convenu que nous entendons la vivre avec une certaine grandeur.
Le sacrifice de nous-même, nous attendons qu'en sonne l'heure. Comme une bûche dans le brasier, nous savons que nous devons être consumés. Comme un fil de laine tranché aux ciseaux, nous devons être séparés. Comme un être jeune qu'on égorge, nous devons être supprimés.
La passion, nous l'attendons. Nous l'attendons et elle ne vient pas.
Ce qui vient, ce sont les patiences.
Les patiences, ces petits morceaux de passion, dont le métier est de nous tuer tout doucement pour votre gloire, de nous tuer sans notre gloire.
Dès le matin elles viennent au-devant de nous :
Ce sont nos nerfs trop vibrants ou trop mous;
c'est l'autobus qui passe plein,
le lait qui se sauve,
les ramoneurs qui viennent,
les enfants qui embrouillent tout;
ce sont les invités que notre mari amène, et cet ami qui, lui, ne vient pas;
c'est le téléphone qui se déchaîne,
ceux que nous aimons qui ne s'aiment plus;
la vie qui grimpe, la caisse qui descend.
C'est l'envie de se taire et le devoir de parler; c'est l'envie de parler et la nécessité de se taire;
c'est vouloir sortir quand on est enfermé et rester à la maison quand il nous faut sortir;
c'est le mari sur qui nous aimerions nous appuyer et qui devient le plus fragile des enfants;
c'est le dégoût de notre ration quotidienne,
et le désir nerveux de tout ce qui n'est pas à nous.
Ainsi viennent nos patiences en rangs serrés ou en file indienne et elles oublient toujours de nous dire qu'elles sont le martyre qui nous fut préparé.
Et nous les laissons passer avec mépris, attendant pour donner notre vie une occasion qui en vaille la peine.
Car nous avons oublié que s'il est des branches qui se détruisent par le feu, il est des planches que les pas usent, tout doucement et qui tombent en fine sciure.
Car nous avons oublié que s'il est des fils de laine tranchés net par les ciseaux, il est des fils de tricot qui s'amincissent au jour le jour sur le dos de ceux qui les portent.
Si tout rachat est un martyre, tout martyre n'est pas sanglant. Il en est d'égrenés d'un bout à l'autre d'une vie.
C'est la passion des patiences. »[15]

15 Madeleine Delbrêl, La joie de croire, Paris, Seuil, 1968, pp. 156-157

Pour aller plus loin…

— Delbrêl Madeleine, Ville marxiste, terre de mission. Nouvelle Cité, 2014. Œuvres complètes, tome XI
— Delbrêl Madeleine, La joie de croire. Paris, Seuil, 1968
— Delbrêl Madeleine, Humour dans l'amour. Méditations et fantaisies. Nouvelle Cité, 2005. Œuvres complètes, tome III
— Madeleine Delbrêl, Nous autres, gens des rues. Seuil, Paris, 1966
— Christine de Boismarmin, Madeleine Delbrêl, Rues des villes chemins de Dieu 1904-1964. Nouvelle Cité, 2004
— Pitaud Bernard, Prier 15 jours avec Madeleine Delbrêl. Nouvelle Cité, 1998[3]
— Bernard Pitaud et Gilles François, Madeleine Delbrêl, poète, assistante sociale et mystique. Nouvelle Cité, 2014

Dag Hammarskjöld

Né le 29 juillet 1905 à Jönköping (en Suède) dans une famille d'aristocrates. En 1936, il commença sa carrière comme secrétaire d'État auprès du ministère suédois des finances. En 1946, il fut affecté aux affaires étrangères, avant d'être élu en 1953 secrétaire général de l'ONU. Il fut réélu en 1957.
Le 18 septembre 1961, alors qu'il entreprenait une mission de médiation à Ndola (en Zambie actuelle), il perdit la vie dans un crash d'avion.
Dag Hammarskjöld fut récompensé du prix Nobel de la paix peu après sa mort, en 1961.

1905–1961

Un bel accord entre politique et éthique

Dans la situation politique internationale actuelle, au regard des crises, des guerres et de la terreur qui règnent dans de nombreux pays, avec 60 millions de personnes déplacées, il n'est pas inutile de se souvenir d'un homme qui a consacré sa vie à œuvrer pour la paix dans le monde : Dag Hammarskjöld, secrétaire général des Nations Unies. Un homme étonnant.

« Pas moi, mais Dieu en moi » était une des devises de Dag Hammarskjöld – assez inhabituelle pour un homme politique affecté aux fonctions les plus élevées, et en évoluant au milieu d'intérêts aussi divers que puissants. Rétrospectivement, il est étonnant qu'un homme aux préoccupations mystiques et dont toute la vie a été une recherche de Dieu ait passé huit ans à la tête des Nations Unies (de 1953 à 1961).

La fonction la plus importante de Dag Hammarskjöld a été celle de secrétaire général des Nations Unies. L'ONU a été fondée en 1945, après la Seconde Guerre mondiale, pour le maintien de la paix. Au début (ce n'est plus le cas aujourd'hui), on avait l'impression que cette organisation pourrait atteindre ses buts ambitieux, à savoir intervenir pour la paix dans le monde entier. Dag Hammarskjöld a beaucoup œuvré dans ce sens. La confiance dans l'ONU a connu un point culminant pendant qu'il en était le secrétaire général.

En tant que politicien de haut rang, ayant une influence sur la politique et les événements du monde, Dag Hammarskjöld était connu de la communauté internationale. Mais cette dimension ne représente qu'un aspect de cet homme : en dehors de la politique, il a traduit en suédois les œuvres des philosophes Martin Buber et Saint-John

Perse et a écrit lui-même ses pensées et impressions dans son journal intitulé « Jalons »[1]. Cet ouvrage se veut être un compagnon de spiritualité, un document extraordinaire dans lequel Dag Hammarskjöld apparaît comme un penseur, un mystique et un poète chrétien. Ces écrits n'ont rien perdu de leur actualité et de leur attrait. « Jalons » peut accompagner le lecteur attentif pendant toute une vie.

Il semble aujourd'hui que ce soit sans le connaître et l'estimer à sa juste valeur que certains cercles avaient approuvé l'élection de Dag Hammarskjöld au poste de secrétaire général de l'ONU. À peine avait-il déménagé au bord de l'East River à New York que des journalistes l'interrogeaient sur son nom difficile à prononcer. Il répondait du tac au tac : « Appelez-moi Hammerschild ». Ce nom évoque un blason de forgeron : il expliquait qu'il espérait devenir un forgeron des droits de l'homme et pour l'application de la Charte onusienne – un bouclier pour les pays libérés du colonialisme qui n'appartenaient ni au bloc occidental, ni au bloc soviétique.

Dans les filets de la mort

Les grandes puissances n'étaient pas à l'aise avec Dag Hammarskjöld. Quant à lui, il était conscient des forces destructives qui dominaient l'actualité, comme elles la dominent d'ailleurs encore. Les avancées de Dag Hammarskjöld à l'encontre de certains des pays les plus puissants du globe ont sans doute encore des répercussions aujourd'hui. Au début de l'année 1961, l'armée prit le pouvoir à Léopoldville : la guerre civile éclatait au Congo. La province du Katanga, avec ses ressources naturelles, ses mines de cuivre et, surtout, d'uranium sans lesquelles le Congo ne pouvait survivre, faisait sécession. La Russie, l'Angleterre et la Belgique s'opposèrent violemment à l'action des Nations Unies au Congo. Faire du Katanga, un protectorat de l'ONU ? Avec ses gisements d'uranium d'importance géostratégique ? C'était inconcevable pour quelques grandes puissances.

Le 17 septembre 1961, à l'issue de négociations à Léopoldville totalement insatisfaisantes pour lui, Dag Hammarskjöld décida soudainement de prendre l'avion pour Ndola (en Zambie actuelle) et pour le Katanga, pour négocier un cessez-le-feu avec Tschombé, président de la province sécessionniste. Dans sa chambre à Léopoldville, il avait

1 Dag Hammarskjöld, Jalons, traduction française de Carl Gustaf Bjurström et Philippe Dumaine, Paris, 1966

laissé sa dernière lecture : « Imitation de Jésus-Christ », de Thomas von Kempen. On a aussi trouvé inscrit dans ce livre le serment de Dag Hammarskjöld en tant que secrétaire général : n'obéir à aucun gouvernement en particulier, mais répondre uniquement de l'esprit de la Charte des Nations Unies.

À 20 h 35, son avion s'approche de Ndola. La tour de contrôle de l'aéroport reçoit un message annonçant qu'il se prépare à atterrir. Puis, six heures plus tard seulement, l'aéroport annonce que l'avion n'est pas arrivé. Dans l'intervalle, il s'est écrasé à environ neuf kilomètres de la frontière du Katanga, dans la boucle d'atterrissage. On trouvera l'épave carbonisée le lendemain. Dag Hammarskjöld, qui fut trouvé appuyé sur un monticule à proximité de l'épave, le corps presque indemne, avait probablement survécu encore quelques instants après le crash avant de succomber à ses lésions internes.

Le 17 mars 2015, les journaux ont annoncé que Ban-Ki Moon, lointain successeur de Dag Hammarskjöld, mandatait une commission d'experts pour évaluer de nouveaux éléments suggérant un complot auquel auraient participé des services secrets occidentaux. C'était il y a près de cinq ans et l'affaire n'est toujours pas élucidée. Il semblerait que des groupes coloniaux influents de l'époque aient abattu l'avion de Dag Hammarskjöld pour des motifs politiques et économiques.

« Heureux ceux qui font œuvre de paix »

D'où venait l'aura de cet homme qui a affronté les intérêts des grandes puissances et s'est engagé pour la paix ? De son vivant, on ne devinait pas les sources dans lesquelles il puisait ; la moisson est venue plus tard, car son journal mystique « Jalons » n'a paru qu'après sa mort. Il puisait sa détermination dans une humilité incroyable, une humilité courageuse, qui lui était propre. Dag Hammarskjöld parle plusieurs fois de l'humilité « qui ne compare jamais » ; c'est ainsi qu'il veut vivre. Pour lui, l'humilité, c'est la liberté de servir.

S'acquitter en toute liberté de chaque tâche une à une, au lieu d'exécuter seulement les tâches qu'applaudissent les foules. La manière dont Dag Hammarskjöld a rempli sa fonction lui a finalement coûté la vie. C'était un homme politique qui unissait l'éthique à l'action, motivé par un esprit chrétien qui puise aux sources de la spiritualité mystique. Il s'inspirait beaucoup de Maître Eckhart. Ce qui fascine dans le parcours et l'œuvre d'Hammarskjöld, c'est l'accord qu'il a trouvé entre une spiritualité libératrice et une action éthique, entre la politique et la mystique. Pour tous ceux qui lui ont succédé, Dag Hammarskjöld représente ainsi un modèle de personnalité politique éthiquement responsable. Au vu

de la situation internationale actuelle, les responsables politiques feraient bien de s'en inspirer.

Dag Hammarskjöld : un saint œcuménique, un homme politique et un chrétien dont la foi agissait par l'amour du prochain. Le prix Nobel de la paix lui a été décerné à titre posthume en 1961.

Pour aller plus loin…

— Dag Hammerskjöld, Jalons. Traduit par Carl Gustav Bjurström et Philippe Dumaine. Éditions du Félin, Paris, 2010
— Correspondance : 1955-1961, Saint-John Perse, Dag Hammarskjöld, Gallimard, Paris 1993
— Georges Dinant, L'ONU face à la crise congolaise : 1. La politique d'Hammarskjöld, Remarques congolaises, Bruxelles 1961
— Joseph Lash, Monsieur H. : 8 années de crise à l'O.N.U., traduit par Gérard Mézières, Arthaud, Paris 1962

Chiara Lubich

Née le 22 janvier 1920 à Trente (en Italie du Nord) où elle grandit, elle se voit contrainte d'interrompre ses études de philosophie en raison de la guerre ; Elle poursuit une formation d'enseignante primaire. Le 7 décembre 1943, elle fait le vœu de consacrer sa vie à Dieu. On considère cette date comme le début du mouvement des Focolari. En 1962, elle obtient sa première reconnaissance du mouvement par le pape Jean XXIII sous le nom chrétien d'« Œuvre de Marie ». Le mouvement des Focolari s'étend et se développe sur tous les continents. En 1977, elle se voit décerner le prix Templeton pour le progrès de la religion, Londres. En 1996, elle reçoit le prix de l'Unesco de l'éducation pour la paix à Paris, et en 1998, à Strasbourg, elle fut récompensée du prix des droits de l'homme du Conseil de l'Europe. De nombreuses universités sur plusieurs continents lui remettent le titre de doctorat honoris causa. Chiara Lubich s'éteint le 14 mars 2008 à Rome.

1920–2008

Une vie pour l'unité

Au moment de sa mort à Rome, le 14 mars 2008, l'italienne Chiara Lubich laisse derrière elle l'œuvre de sa vie, le mouvement international œcuménique et interreligieux des Focolari : une foule hétéroclite qui compte plusieurs centaines de milliers d'enfants, de jeunes, de femmes et d'hommes de toutes les cultures, origines sociales, traditions ecclésiales, religions et visions du monde.

Chiara Lubich avait le don d'aller à la rencontre des gens avec un respect et une compréhension communicatifs, de les appeler à se connaître plus profondément eux-mêmes, avec leur propre mission, leur vocation personnelle. Lors de ses funérailles à la basilique Saint-Paul à Rome, l'évêque anglican Robin Smith a dit : « Mes confrères et moi, nous nous répétions souvent : ‹ Chiara est encore plus anglicane que nous ! › » Et un moine bouddhiste de Thaïlande a affirmé : « *Mamma Chiara* … n'appartient pas seulement aux chrétiens, mais à l'humanité tout entière. »

L'art d'aimer

Son « Art d'aimer » était ancré dans les paroles de Jésus qu'elle avait découvertes dans l'Évangile en même temps que d'autres jeunes femmes : « Tu aimerais ton prochain comme toi-même » **(Mt 19,19)** ; « Commes je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres » **(Jn 13,34)** ; « Aimez vos ennemis » **(Lc 6,27)**. L'amour mutuel devint le fondement de sa vie alors qu'à Trente, ville où elle était née et avait grandi, la Seconde Guerre mondiale semait la destruction et la mort. Quand, sous les bombes, elle et ses premières compagnes cherchaient refuge dans un bunker, elles ne pouvaient pas emporter grand-chose, mais elles avaient

souvent l'Évangile avec elles. La mort devant les yeux, elles se demandaient quelles pouvaient bien être les « dernières volontés » que Dieu attendait d'elles à ces moments. Elles trouvèrent la réponse dans l'Évangile : l'amour. Elles commencèrent à développer entre elles un amour mutuel, en souhaitant que cet amour soit à la mesure du « commandement nouveau » de Jésus **(Jn 13,34)**. Elles découvrirent alors toute l'étonnante réalité du verset « Car, là où deux ou trois se trouvent réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux » **(Mt 18,20 ; cf. aussi Lc 24, 13-32) :** et ressentaient la présence spirituelle de Dieu parmi elles. « Le maître lui-même était entré parmi nous avec sa lampe et éclairait pour nous les mots de l'Écriture », a expliqué un jour Chiara Lubich à des personnes qui s'intéressaient au mouvement des Focolari et à ses objectifs.

Une autre découverte de leurs débuts fut décisive, le discours d'adieu de Jésus dans l'évangile de Jean leur fournit une sorte de charte : œuvrer avec un dévouement total à ce que se réalise la prière de Jésus « que tous soient un » **(Jn 17,21)**, tel allait être désormais le sens de leur vie.

Les « foyers »

Touchées de la manière dont Chiara et ses premières compagnes mettaient en pratique l'art d'aimer, des centaines d'autres personnes à Trente se joignirent à elles. Leur chaleur humaine et leur cordialité, mais aussi l'aide concrète qu'elles apportaient dans la misère de la guerre les émouvaient profondément. Beaucoup avaient perdu tous leurs biens et leurs proches ou souffraient de la faim. Dans la communauté de Chiara Lubich, ils trouvaient consolation, dignité, nourriture, vêtements et bien plus encore. Ils appelaient Chiara Lubich et ses compagnes les « focolarines ». Dans les anciennes maisons campagnardes trentines, le mot « focolare » désigne le foyer, c'est-à-dire à la fois l'emplacement du feu dans la maison et la vie de famille. Les personnes qui faisaient la connaissance de Chiara Lubich et des premières focolarines se sentaient accueillies dans une famille où l'on se réchauffe mutuellement, partageant les joies et les peines. Le nom de « mouvement des Focolari » est resté, il désigne les différentes formes que prend l'engagement dans l'œuvre fondée par Chiara Lubich.

L'après-guerre

Après la guerre, Chiara Lubich et ses compagnes restèrent ensemble. Elles avaient formé une communauté aux vastes ramifications, qui souhaitait approfondir l'expérience de « vivre l'Évangile ». De Trente, le mouvement essaima bientôt dans d'autres villes d'Italie et dans les pays voisins. Des familles, des célibataires, des moines,

des prêtres, des évêques, en bref des gens aux projets de vie et aux vocations les plus divers y furent bientôt représentés. En Suisse, des chrétiennes et chrétiens réformés furent les premiers à découvrir le mouvement et à vouloir vivre selon l'Évangile comme les Focolari. De premières rencontres furent organisées à Schaffhouse, à Zurich, puis, depuis les années soixante, dans d'autres villes de Suisse ainsi qu'aux alentours de Rome, à un niveau plus international.

Le Concile Vatican II

C'était alors l'époque du Concile Vatican II et le mouvement des Focolari reçut du pape Jean XXIII une première reconnaissance de la part du Vatican. L'ouverture de l'Église catholique aux autres confessions et religions, et jusqu'à l'affirmation que le salut peut s'étendre à des athées qui vivent selon leur conscience, tout ce renouveau tourné vers le monde moderne correspondait entièrement à l'orientation du mouvement des Focolari et à leur charisme de fraternité universelle. Le mouvement se propageait désormais sur d'autres continents. L'Évangile restait le fondement de la vie des Focolari. Aujourd'hui, chaque mois, une parole en est tirée pour être commentée. La parole du mois, ou « parole de vie », est communiquée à tous les membres et amis du mouvement des Focolari dans le monde : ils se l'approprient, essaient de la mettre en pratique au quotidien, puis d'échanger leurs expériences en groupe et en famille. Elle est actuellement traduite dans 96 langues.

Dans les pays où les membres du mouvement sont en majorité musulmans, bouddhistes, hindouistes etc., la parole de vie devient pour eux une occasion de chercher à quoi la parole pourrait correspondre dans leurs Écritures, par exemple dans le Coran. Ils essaient donc de la vivre dans l'esprit des Focolari, mais aussi en accord avec leur propre religion et d'échanger à ce sujet. Dans de nombreux endroits du monde, un « dialogue de vie » est ainsi né entre chrétiens et fidèles d'autres religions. Chiara a dit un jour aux personnes de son mouvement : « Devenez apôtres du dialogue ! »

Pour un monde uni

Le 31 mars 1999 à Rome, à l'occasion du Festival international des « Jeunes pour un Monde Uni », Chiara Lubich, en tant que présidente du mouvement des Focolari, a confié à des milliers de jeunes son rêve : « Faire de notre monde un monde meilleur, presque une seule famille, un seul pays dans une communauté solidaire dans un monde uni. » Et elle les a invités, pour que ce rêve devienne réalité,

à vivre de manière à rendre « le Christ lui-même, le tout-puissant », présent parmi eux.

> « Et de lui, vous pourrez tout espérer. L'amour donc ! L'amour entre vous, l'amour semé sur tous les points de la terre, entre les personnes, les groupes et les pays, pour que l'invasion de l'amour devienne grâce à vous aussi, réalité, pour que prenne consistance la société de justice et de l'amour que nous souhaitons tous. C'est à cela que vous êtes appelés. Et vous verrez de grandes choses ! »[1]

Être Marie

Pour Chiara Lubich et les membres de son mouvement, l'expérience de la présence du Ressuscité « au milieu d'eux » **(Mt 18,20)** était si réelle et si profonde qu'on allait vraiment pouvoir « tout espérer de lui ». Ainsi, dès le départ, l'effort principal et premier consistait à lui faire de la place, que ce soit en petit comité ou dans un grand rassemblement, et à le « porter » ainsi jusqu'aux humains. Tout comme Marie avait donné Jésus au monde, Chiara Lubich voulait par son charisme rendre Jésus présent par l'esprit. Dans un moment d'illumination, elle comprit que sa vocation était « d'être » Marie et, comme elle, de « mettre Jésus au monde », tant individuellement qu'en communauté. Logiquement, l'Église catholique romaine a reconnu son mouvement comme une « Œuvre de Marie ».

La clé de l'unité

En quoi la voie de Chiara Lubich et son art d'aimer sont-ils uniques ? Elle ne souhaitait certainement pas créer un îlot d'élus bienheureux, un lieu sans problèmes ni conflits. Elle encourageait donc chacun de suivre le Christ avec toutes les conséquences que cela implique. Dès les débuts du mouvement, elle avait compris qu'elle aimait le Jésus crucifié et abandonné. Dans son cri sur la croix, « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » **(cf. Mc 15,34)**, elle entendait toute la souffrance de l'âme de Jésus. Dans chaque traumatisme physique, spirituel ou psychique qu'elle devait subir dans sa vie, elle allait voir un aspect du Crucifié. Elle s'unissait intérieurement à lui et lui déclarait son amour. Elle ne s'enfermait pas pour autant dans la souffrance, mais se tournait aussitôt vers son prochain, avec amour, cherchait à réaliser la volonté de Dieu et surmontait ainsi la douleur, qui se manifestait à elle de diverses manières comme un manque d'unité. Elle allait de l'avant, voyait la lumière et la joie du Ressuscité. Elle redécouvrait alors chaque fois la transformation de toute douleur en amour, le mystère pascal. Le Jésus abandonné sur la croix est devenu pour elle la clé de l'unité. Inlassablement, elle a vécu de cet amour et fait pénétrer dans ce mystère même des personnes d'autres appartenances chrétiennes et d'autres religions. Innombrables sont celles et ceux qui, à sa suggestion, ont suivi l'idéal du Jésus abandonné. Ils vivent de cet enracinement dans le Christ, « pour que tous soient un » **(Jn 17,21)**.

1 **Cf. Parole de vie de mars 2016, https://www.focolare.org/fr/news/2016/02/26/parola-di-vita-marzo-2016/**

Après la mort de Chiara Lubich

Après la mort d'une personnalité aussi marquante, l'organisme auquel elle a donné vie devient orphelin et doit réorienter tous ses domaines et activités. Sa successeur Maria Voce, toujours en fonction aujourd'hui, a eu le mérite d'enclencher tout de suite ce processus et de le jalonner d'étapes décidées démocratiquement.

Chiara Lubich a laissé derrière elle une œuvre complexe : il y a les Focolari, ces communautés de femmes et d'hommes, célibataires ou mariés, qui sont « dans le monde » (professionnellement aussi) et ne se différencient pas extérieurement des autres gens ; leur règle d'or est l'amour mutuel. Mais il y a aussi celles et ceux qu'on appelle les « Volontaires », qui portent le charisme dans les différents secteurs de la société, ainsi que les « Amis du mouvement », qui se rencontrent par exemple dans des groupes de Parole de vie.

Les dialogues se poursuivent

Les différentes formes de vie des Focolari et des cercles qui les soutiennent permettent un engagement flexible des personnes disponibles pour déclencher ou accompagner des processus de développement et d'intégration complexes (volontaires, Focolari temporaires, missions sociales dans des situations d'urgence humanitaire). Le charisme de Chiara Lubich est resté un « charisme de l'unité », entièrement enraciné dans l'Évangile et qui jette des ponts vers les hommes et les femmes de bonne volonté.

Les dialogues entamés par Chiara Lubich se poursuivent : au sein de l'Église, entre confessions (par exemple dans le réseau œcuménique « Ensemble pour l'Europe »), mais aussi avec les religions et avec les personnes qui de nos jours manifestent une défiance à l'égard

de la foi. L'institut universitaire « Sophia » qu'elle a fondé à Loppiano, près de Florence, gagne en efficacité et étend son réseau interculturel et international.

En chemin vers l'avenir

Le charisme de l'unité restera sans doute un trésor précieux et une source vive d'inspiration pour les Églises et l'humanité pendant les siècles à venir. Mais les membres sont maintenant livrés à eux-mêmes, malgré d'innombrables enregistrements et témoignages de la fondatrice. Chiara Lubich n'est plus là pour parler directement des questions actuelles. La voix de Jésus est d'autant plus importante au sein de la communauté. En outre, comme beaucoup de communautés monastiques et d'Églises chrétiennes, le mouvement subit un recul de la relève, surtout en Europe. Après une longue période d'expansion, il connaît maintenant une étape de concentration, en tout cas sur notre continent.

Le charisme de l'unité, avec ses impulsions philosophiques, théologiques et humanistes, doit maintenant s'épanouir encore davantage dans des processus de dialogue. Il restera ainsi une source inépuisable pour un christianisme œcuménique, actif, contemplatif et crédible à l'heure actuelle.

Pour aller plus loin…

— Chiara Lubich, Jésus au milieu de nous, Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2019
— Marisa Cerini, Dieu amour dans l'expérience et la pensée de Chiara Lubich, Nouvelle Cité, Paris 1992
— Chiara Lubich, Une vie au service de l'unité de la famille humaine, par Armando Torno, Nouvelle Cité, 2011

Dieu créa l’homme à
son image, à l’image de
Dieu il le créa.

Genèse 1,27

Aperçu dans les saintes Écritures

D'après la Bible, l'état de sainteté est tiré de ses origines : Dieu seul est saint. Être saint, n'est pas une caractéristique de Dieu, mais son essence. Cette sainteté serait entièrement indiscernable pour l'homme si Dieu lui-même ne la révélait pas : dans sa Création, dans sa Parole, par son action.

Ce Dieu inatteignable dans sa sainteté s'approche donc de l'être humain. Il franchit la distance infinie qui le sépare de sa créature. Il se choisit un peuple, il est le Dieu d'Israël. Il parle à son peuple : « ÉCOUTE, Israël ! … » **(Dt 6,4)**. Il fait alliance avec son peuple. Dieu vit et marche avec ce peuple dans une fidélité inébranlable : « Soyez à moi, saints car je suis saint, moi le Seigneur ; je vous ai séparés des peuples pour que vous soyez à moi. » **(Lv 20,26)**. Il lui prodigue un enseignement et le sanctifie par sa Loi : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu et tu garderas ses observances, ses lois, ses coutumes et ses commandements, tous les jours » **(Dt 11,1-2)**. Dieu fait entrer l'homme dans l'espace de sa sainteté. Cette conception de l'Ancien Testament continue d'opérer dans le Nouveau Testament.[1] Par son fils Jésus-Christ Dieu rétablit en l'humain l'image de son Créateur, que l'humain avait perdue par sa désobéissance. En Jésus, Dieu devient homme. Dieu n'a pas extrait l'être humain du monde, Il est lui-même venu dans le monde. Le Christ est saint absolument. Il est le fils du Dieu saint ; sa sainteté est identique à celle de son Père : « Et maintenant, Père, glorifie-moi auprès de toi de cette gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût. » **(Jn 17,5)**. L'Esprit de Dieu repose sur lui. Son sacrifice sur la croix est l'expiation complète de tout le péché humain : « Dieu, en effet, a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils, son unique, pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle. » **(Jn 3,16)** Par le baptême, l'être humain est plongé dans la mort du Christ pour ressusciter avec lui dans une vie nouvelle : « Ensevelis avec lui dans le baptême, avec lui encore vous avez été ressuscités … » **(Col 2,12)**. Ainsi, le chrétien devient saint dans le Christ, il a part à la sainteté de Dieu. Chez les premiers chrétiens, c'est la communauté et non l'individu qui était au centre, sanctifiée par Dieu. Et dans l'Épitre aux Romains, Paul s'adresse « à tous les bien-aimés de Dieu qui sont à Rome, aux saints » **(Rm 1,7)**[2]. La participation à la sainteté de Dieu devient concrète quand on suit le Christ. C'est par elle que la communauté chrétienne et tout chrétien

1 Ici et pour la suite, cf. Peter Gemeinhardt, Die Heiligen. Von den frühchristlichen Märtyrern bis zur Gegenwart (Les saints. Des premiers martyrs chrétiens jusqu'à l'époque actuelle), Munich 2010, pp. 14, 15

2 Cf. Gemeinhardt, Die Heiligen, pp. 14-15

individuel peut répondre à l'exhortation de Jésus dans le Sermon sur la montagne : « Vous donc, vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait » **(Mt 5,48)**. La personne qui suit voit le dos de celle qui est devant, et non son visage. « Alors, quand passera ma gloire, je te mettrai dans le creux du rocher et, de ma main, je t'abriterai tant que je passerai », dit le Seigneur à Moïse ; « Puis, j'écarterai ma main et tu me verras de dos ; mais ma face, on ne peut la voir » **(Ex 33,22-23)**. Celui qui se place devant son guide et invente son chemin lui-même est dans l'erreur. Celui qui marche derrière son guide ne peut pas se tromper de chemin.[3] Dieu amène ainsi l'humain dans sa propre vie divine. Le but est un face-à-face, le don d'une rencontre entre Dieu et l'homme. Nous sommes appelés à la gloire où le Christ nous a précédés.[4]

3 Grégoire de Nysse, De Vita Moysis, I.408D-409A / Θεωρια II, pp. 252-254

4 Cf. cette prière d'Ascension de la liturgie catholique : « Dieu qui nous donne les biens du ciel alors que nous sommes encore sur la terre, mets en nos coeurs un grand désir de vivre avec le Christ, en qui notre nature humaine est déjà près de toi. »

Les saints sont un instrument de Dieu contre un christianisme bon marché.

Wolf-Eckart Failing, professeur de théologie

Les saints : approche historique

Encore dans l'évangile de Matthieu, toute personne qui confesse sa foi en Jésus-Christ est un martyr **(cf. Mt 10,32)**; alors que dans l'Apocalypse de Jean, les âmes des chrétiens qui ont été immolés à cause de leur témoignage et qui, de ce fait, participent déjà à la Résurrection du Christ **(Ap 6,9)**, sont élevées en précurseurs dans les sphères célestes. Au cours du IIe siècle, la notion de martyr se restreint à ceux qui ont témoigné par le sang. Le martyr devient un exemple pour tous ceux qui n'ont pas été persécutés ou qui, en situation de persécution, ont flanché. Dieu donne aux martyrs la force de suivre le Christ jusque dans la mort. « C'est qu'en eux triomphait Celui qui vivait en eux » **(Augustin, sermon 280, 4).**

Peu à peu, les martyrs devinrent davantage que de simples modèles d'une vie consacrée de disciple radical de Jésus-Christ ou prirent une valeur d'orientation pour les croyants en quête de consolation. Au fur et à mesure que s'imposait l'idée de la présence de Dieu et d'une vie des martyrs conforme au Christ, ils devinrent des porteurs, des médiateurs de la sainteté divine. On a voulu participer pour ainsi dire physiquement à leur sainteté dans une conception de l'Antiquité qui voyait l'esprit comme fait de particules infimes. C'est à l'époque de Polycarpe de Smyrne, mort lui-même en martyr au milieu du IIe siècle, que le culte liturgique de ces martyrs et la coutume de vouloir se faire enterrer près de leurs tombeaux sont attestés pour la première fois dans la littérature. Dans un sens quasi sacramentel, le martyr devenait un instrument du salut divin et un destinataire de prières pour les croyants: ils demandaient son intercession pour l'heure du Jugement dernier.

L'idée s'imposa qu'il existait au sein de la communauté chrétienne un groupe particulier de défunts qui était déjà parvenu à sa destination au ciel. Au début du IVe siècle, quand cessèrent les persécutions des chrétiens, une nouvelle image vint jouxter l'idéal du martyr: la conversion et une vie exceptionnelle, aussi ascétique que possible et remplie de bonnes œuvres, faisaient de certains chrétiens des saints particuliers. D'autres aspects de la condition de disciple du Christ étaient développés, non exempts d'une condamnation de la chair présente dans l'Antiquité tardive. Augustin écrit: « ... il y a dans ce jardin du Seigneur non seulement la rose des martyrs, mais encore le lis des vierges, le lierre des époux et la violette des veuves » **(Sermon 304, 2).** Dans les nouvelles conditions du christianisme d'État, Antoine le Grand et l'évêque Martin de Tours furent des prototypes de deux tendances du nouvel idéal de sainteté. Le premier montra ce que pouvait signifier l'imitation du Christ par une vie d'ermite, de privations et de prière, l'autre par son action évangélisatrice et ses actions charitables et miséricordieuses pour ses semblables.

De plus en plus, les croyants s'adressaient aux saints pour qu'ils intercèdent auprès de Dieu et pour obtenir de lui un miracle. Grégoire de Tours († 594) atteste qu'à son époque, la sainteté se manifeste par la faculté de provoquer des miracles. Peu à peu, on se mit à demander même directement à des saints d'opérer des miracles.

Le culte des martyrs sur leurs tombes, déjà attesté au IIe siècle, et le souhait de participer à leur sainteté également à d'autres endroits entraînèrent le transport (« translation ») des ossements de martyrs défunts dans des églises (pour la première fois à Milan en 386, sous l'évêque Ambroise). Pendant le haut Moyen Âge, la coutume voulait que des ossements des saints aient leur place au voisinage de l'autel. Cela supposait le partage des reliques et la conviction que la sainteté de Dieu peut être entièrement présente même dans une partie.

Comme les saints faisaient maintenant l'objet de demandes de miracles directes, on leur attribua une position plus indépendante auprès du Christ, le Médiateur entre Dieu et les hommes. On pouvait trouver en eux non seulement un soutien devant Dieu dans l'au-delà, mais aussi une protection en ce monde. Comme intercesseurs, ils devinrent des personnifications de l'aide divine dans les situations de détresse humaine. Non seulement leurs reliques, mais des images, des dates et des lieux de leurs vies devinrent l'objet d'un culte particulier. On plaça sous leur patronage des églises, des pays et des corporations professionnelles. Au cours du Moyen Âge, il se forma autour de figures d'évêques, de missionnaires, autour de la royauté et de la chevalerie, une multitude de types de saints parmi lesquels les femmes aussi jouaient un rôle important. Parfois, des figures de saints pouvaient s'inscrire dans un contexte tendu avec les représentants de l'Église investis d'un pouvoir séculier. Des mouvements de renouveau de l'Église, par exemple le mouvement monastique, firent refleurir le culte des saints. Alors que dans l'Église ancienne et pendant le haut Moyen Âge, c'était encore le peuple, puis l'évêque du lieu qui avaient le pouvoir de déterminer qui était saint, « l'élévation aux honneurs de l'autel » devint de plus en plus souvent le fait du pape à partir de l'an mil. L'instauration d'un processus de canonisation conduisit à une restriction des canonisations et l'Église prit le contrôle sur les types de saints. Une vertu héroïque pendant la vie et des miracles posthumes restaient des critères importants. Récemment, la pratique des canonisations dans l'Église catholique a connu un apogée sous le pape Jean-Paul II, avec 483 canonisations.[1] L'argument principal invoqué était que tous les chrétiens baptisés, mêmes les laïcs, hommes et femmes, sont appelés à la sainteté.[2]

---

1 **Cf. https://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_de_canonisations**

2 **En octobre 2009, une grande exposition, dont la renommée s'est étendue bien au-delà de l'Italie, a été inaugurée à Rome sur le thème: Il Potere e la Grazia – I Santi Patroni d'Europa (Le pouvoir et la gloire – les saints patrons de l'Europe). Elle documentait le développement de la conception de la sainteté depuis les débuts de la chrétienté jusqu'à notre époque.**

Les saints sont l’un des poèmes les plus tendres de Dieu, le Tout-Puissant se l’est chanté à lui-même.

Walter Nigg (théologien protestant, 1903–1988)

Dis-moi, qu’en est-il pour toi de la vénération des saints ?[1]

1 D’après la célèbre question de Marguerite à Faust dans le Faust I de Goethe : « Dis-moi, qu’en est-il pour toi de la religion ? »

nus et vénérés en tant que saints ont cependant réalisé à un titre plus particulier la parole de saint Paul : « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est Christ qui vit en moi. » **(Ga 2,20)**

Avant d'aborder le sujet d'un point de vue réformé, constatons d'emblée que, d'après le Nouveau Testament, toute personne baptisée chrétienne est « sainte ». Vivre dans la sainteté signifie vivre dans l'amour, selon la volonté de Dieu et en chantant sa louange : « Il nous a choisis en lui avant la fondation du monde pour que nous soyons saints et irréprochables sous son regard, dans l'amour. Il nous a prédestinés à être pour lui des fils adoptifs par Jésus Christ ; ainsi l'a voulu sa bienveillance à la louange de sa gloire, et de la grâce dont il nous a comblés en son Bien-aimé (…) » **(Ep 1,4 ss.)**

Comment en est-on venu à conférer à certains hommes et femmes l'attribut de « saint » ?

Du point de vue de l'Église catholique romaine, le Concile Vatican II a dit clairement : « Appelés par Dieu, non au titre de leurs œuvres mais au titre de son dessein gracieux, justifiés en Jésus notre Seigneur, les disciples du Christ sont véritablement devenus, par le baptême de la foi, fils de Dieu, participants de la nature divine et, par là même, réellement saints. »[2] Il n'est donc pas exagéré de dire que chaque chrétien est saint en vertu du baptême ; chaque chrétien est appelé à la sainteté, c'est-à-dire au plein déploiement de la grâce du baptême. Les femmes et les hommes qui sont reconnus et vénérés en tant que saints ont cependant réalisé à un titre plus particulier la parole de saint Paul : « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est Christ qui vit en moi. » **(Ga 2,20)**

La vénération des saints est-elle légitime ?

Les saints qui sont vénérés comme des modèles ne sont pas des êtres « parfaits », sans blâme ni défaut. Les saints ne sont pas les vainqueurs d'une compétition morale, il ne sont pas sur la plus haute marche d'un podium olympique de la piété. Ils n'ont pas reçu de prix spécial de l'Église, de médaille d'or. Les saints sont des chefs-d'œuvre, des œuvres d'art de Dieu, des humains tout à fait réussis. Dans la liturgie catholique, une préface de la Nativité parle d'un « échange merveilleux où nous sommes régénérés : lorsque ton Fils prend la condition de l'homme, la nature humaine en reçoit une incomparable noblesse », et l'oraison de la messe du jour de Noël ajoute : « Fais-nous participer à la divinité de ton Fils, puisqu'il a voulu prendre

2 **Constitution dogmatique sur l'Église « Lumen gentium », n° 40, Archives du Vatican**

notre humanité. » Le saint s'est laissé entièrement saisir par cette grâce pendant sa vie : il est créé par Dieu, à son image ; son immersion, au moment du baptême, dans la mort et la Résurrection du Christ, dans l'œuvre de salut du Christ, l'a régénéré. Cette grâce a traversé et imprégné toute son existence. On peut voir Dieu en transparence à travers lui. Par lui, Dieu devient visible en ce monde. Le saint irradie Dieu. Vénérer les saints, c'est donc aussi et avant tout vénérer l'action divine, c'est vénérer Dieu.

Les réformateurs avaient des réserves fondamentales sur la fonction des saints en tant que médiateurs et destinataires de prières d'intercession ; pourtant, on trouve chez eux des visions différenciées, plus ou moins réticentes ou favorables. Une profession de foi réformée célèbre, la Confession de foi helvétique de 1566, aborde, outre la fonction de modèle des saints, la manière de les « honorer » : « Nous les regardons comme des membres vivants du Christ, des amis de Dieu qui ont glorieusement vaincu la chair et le monde. Nous les aimons comme des frères, et nous les honorons, non pas en leur rendant un culte, mais en les tenant en estime et en leur décernant les éloges dont ils sont dignes. Qui plus est, nous les imitons; et par l'imitation de leur foi et de leur spiritualité nous désirons ardemment participer, comme eux, au salut glorieux et être trouvés éternellement avec eux dans la joie, auprès de Dieu et du Christ. »[3]

Peut-on et doit-on prier les saints ?

L'être humain n'est pas né dans une « splendid isolation », mais dans une communauté. Nous dépendons tous de la collectivité. Personne ne réussit à vivre tout seul ; personne ne possède des aptitudes et des compétences suffisantes pour maîtriser chaque situation, pour résoudre chaque problème. Nous avons besoin de l'autre, de sa proximité, de sa sympathie, de ses talents et de ses dons.

Le baptême aussi fait de nous les membres d'une communauté, la « communion des saints » *(communio sanctorum)*. Dans le credo dit Symbole des Apôtres, nous, chrétiens, proclamons : « Je crois à la communion des saints ».

Les saints sont des modèles et des amis. Ils ont traversé des épreuves semblables aux nôtres, ils savent ce que cela veut dire d'être dos au mur. Ils connaissent l'obscurité et les chemins sans issue. Mais les saints savent qu'aucune tragédie humaine, aucune nuit, si sombre soit-elle, ne pourra les séparer de Dieu ; que Dieu les cherche, les accompagne – et leur enlève parfois leur assurance et leur confiance en eux pour libérer de l'espace pour lui. Les saints savent que leur faiblesse même est une porte ouverte à l'intervention de Dieu dans leur vie. Ils n'opposent pas de résis-

3 **Heinrich Bullinger, Confession helvétique postérieure, d'après Abraham Ruchat, Histoire de la réformation en Suisse, tome VII, Nyon 1838 – traduction du latin plus récente consultée sur het-pro.ch le 1.12.20**

tance à cette action de grâce, n'interposent pas d'obstacles. Telle est la voie qu'ils veulent nous indiquer et nous transmettre. Pour ce faire, ils utilisent leur proximité avec Dieu, leur relation profonde avec lui ; ils prient avec nous et pour nous, eux qui sont déjà parvenus à destination. En nous soutenant ainsi devant Dieu, ils nous accompagnent. « Et, de la main de l'ange, la fumée des parfums monta devant Dieu, avec les prières des saints. » **(Ap 8,4)**.

Selon la foi catholique, la *communio sanctorum* donnée avec le baptême ne s'arrête pas avec la mort, le contact ne se rompt pas entre les chrétiens qui vivent encore dans le monde et les chrétiens défunts. « L'amour ne disparaît jamais... » **(1 Cor 13,8)** et ne connaît pas de limites. L'intercession des saints est donc une « affaire de famille » : « Si un membre souffre, tous les membres partagent sa souffrance ; si un membre est glorifié, tous les membres partagent sa joie. » **(1 Cor 12,26)** La communion des saints n'est ni un ersatz, ni un supplément de l'œuvre de salut du Christ. Car cette communion n'existe pas sans le Christ, elle n'existe que dans le Christ, par le Christ et avec le Christ ! C'est justement parce que Dieu seul suffit qu'il y a des saints.

Sur la question des prières aux saints, on ne peut pas passer sous silence la critique des protestants envers le statut de saint et le culte des saints. Elle fait partie de l'histoire de la scission des églises chrétiennes. Les réformés ont estimé qu'en rendant un culte aux saints et en faisant appel à leur intercession auprès de Dieu, des humains plaçaient leur espérance en d'autres humains au lieu de la placer en Dieu. Ce glissement ne permet pas d'honorer Dieu comme il se doit. « [Dieu] lui-même, et la médiation de son Fils, nous sont pleinement suffisants », dit la Confession de foi helvétique postérieure après avoir cité **1 Tim 2,5** : « Car il n'y a qu'un seul Dieu, un seul médiateur aussi entre Dieu et les hommes, un homme: Christ Jésus, ... » Par l'idée du « solus Christus », du « Christ seul » des réformateurs – l'idée que, dans le Christ, Dieu a pleinement agi pour le salut des hommes –, on voit le Christ se rapprocher des humains et de leurs inquiétudes pour le salut de leurs âmes : « Mais si quelqu'un vient à pécher, nous avons un défenseur devant le Père, Jésus Christ, qui est juste. » **(1 Jn 2,1)**. Il faut garder à l'esprit ces critiques quand on aborde ce thème. Pour les réformés, prier les saints et demander leur intercession n'est pas une option.

L’Église a besoin de saints du quotidien, ceux de la vie ordinaire menée avec cohérence.

Pape François (Jorge Mario Bergoglio, * 1936)

Icônes urbaines – douze portraits photographiques

N’est-il pas fascinant de voir l’or briller dans la lumière ? Sans elle il ne brille pas. Dans une pièce obscure, des bougies suffisent pour illuminer des œuvres dorées. Selon l’angle de vision et le mouvement, la lumière rayonne constamment et prête à une œuvre son propre éclat.

Pour moi, ce fait exprime l’essence même des icônes. Les humains qui s’orientent sur la lumière divine irradient quelque chose de saint. Ils ne sont pas la lumière, mais dans leur vie ils conservent leurs « pépites », en pardonnant, en surmontant, en bénissant...

Avant la Réforme, on vénérait parfois des œuvres d’art dorées dans les églises comme si elles étaient elles-mêmes la lumière. Quand une œuvre revendique pour elle-même l’honneur qui revient à la lumière, elle obtient plutôt l’effet contraire, et dans la tempête de la Réforme on a fini par jeter le bébé avec l’eau du bain. Pourtant, les images ont quelque chose de merveilleux : elles peuvent donner du courage, inspirer et ouvrir des horizons intérieurs.

Dans mon projet photographique, je suis partie à la rencontre de ce mystère. Je me sentais comme une chercheuse d’or, car chacune de ces rencontres m’a appris quelque chose d’important sur l’amour et la grandeur de Dieu.

Il était un peu spécial de demander à des personnes de poser pour une publication intitulé « Saints ». Car aucune d’entre elles ne voulait se mettre au premier plan ou rechercher les honneurs pour elle-même. Et c’est cela qui est intéressant.

Je crois que les humains sont saints uniquement parce que Dieu les aime et a déposé en eux des trésors. Chacun, avec les imperfections qui lui sont propres, a un chemin à parcourir pour découvrir ces trésors. Et je ne crois pas que les saints soient saints à cause de leur performance, mais parce qu’ils ont accepté leur vie et leur personnalité propre avec reconnaissance, pour y grandir avec Dieu. Quand on regarde avec les yeux de l’amour, on voit autre chose que quand on laisse la peur embrumer sa vision. Dieu est amour et voit par amour. L’espace d’une vie est bien petit pour comprendre pleinement cela.

C’est la reconnaissance qui nous a motivés pour figer ces portraits. Pas seulement pour avoir une illustration, mais aussi pour la possibilité d’encourager des gens. Quand une personne est entièrement elle-même, je trouve cela merveilleux. Il ne faut pas mettre la lampe sous le boisseau. Lorsqu’on peut associer un visage à des histoires, elles parlent tout à coup un autre langage. Les douze personnes dont il m’a été donné de prendre un portait photographique sont devenues pour moi exemplaires. Elles apportent leurs trésors dans la vie quotidienne et dans la rue. C’est pour

cela que ces trésors sont faits, pour être utilisés. La lumière a besoin de surfaces où se refléter, et l’or a besoin de la lumière pour devenir vraiment intéressant. C’est ainsi que naît un travail d’équipe. Chacun est destiné à se dresser devant cette paroi lumineuse et à se refléter dans l’or de la paroi.

Dans l’Église orthodoxe aussi, les icônes sont davantage que des œuvres d’art. Elles servent à percevoir le divin, transmettent des conceptions de l’existence et parlent un langage esthétique. Je crois qu’elles voudraient être une fenêtre et donner à celui qui les contemple un aperçu du cœur divin. Déjà le procédé de fabrication d’une icône donne des clés et demande une grande expérience. Il faut préparer soigneusement la surface qui sera peinte, avec une solution crayeuse, pour que l’or puisse y être appliqué d’une belle façon. Ainsi, feuille à feuille, une œuvre ou un panneau de bois ancien subissent une transformation et prennent une valeur nouvelle, toute différente. Il en va de même pour nous les humains. Car avec le Christ, le ciel s’est allié à la terre et il se dépose là où on lui fait de la place. Il peut en résulter un point de vue inhabituel. Cela me plaît, car pour le découvrir, il faut un regard neuf.

J’espère que ces « icônes urbaines » seront une contribution valable dans ce sens.

Pia Petri Maurer

est artiste et graphiste indépendante à Winterthour. D’origine suisse et suédoise, Pia Petri Maurer oriente son travail sur des thématiques qui relient foi, art et communication.

Claudio Nägeli avec Baker

Avec sa famille, cet ingénieur civil aime passer du temps en s'engageant en faveur des familles de réfugiés. Sur cette photo, on le voit avec Baker, son ami syrien.

Monika Seeholzer

aime prier pour les autres, le fait souvent. Elle soutient et accompagne des enfants en Suisse, en Amérique du Sud et en Afrique.

Janine Maccio

Mère et mère adoptive; s’est souvent rendue avec sa famille et des amis dans des camps de réfugiés en Grèce, et vient en aide discrètement à de nombreuses personnes.

Daniel Oehninger

Cet éleveur de bœufs de race Angus, ami des animaux, est attentif à la bénédiction divine, qu'il ressent comme une impulsion dans sa vie quotidienne. Pour lui, la santé et la prospérité sont des dons de Dieu.

Johannes Werder

Étudiant, il a été tabassé sans raison dans la rue et est resté des semaines dans le coma. Plus tard, et même à l'audience au tribunal, il a pardonné à ses assaillants.

Ludka Widmer

Conservatrice et restauratrice, elle a appris son métier à l'Université Copernic de Torun (Pologne). L'amour l'a fait venir en Suisse. Outre l'activité artisanale qu'elle exerce dans son atelier, elle est aussi épouse d'artiste, muse et mère et s'engage dans l'église des enfants de sa paroisse catholique.

Markus Fuchs

Artisan, musicien et père de quatre jeunes adultes formidables, il est à l'écoute des interactions entre foi, famille, sonorités et copeaux de bois.

Kati Frohriep

Jésus est au centre de la vie de Kati Frohriep. Son vœu serait de réaliser en elle le plan qu'Il a pour elle. Elle a grandi à New York, fille d'un émigré juif hongrois. Jeune, elle a joué le rôle d'Anne Frank au Deutsches Theater à Berlin. Plus tard, elle a étudié la psychologie. Elle est mère de six enfants et grand-mère de dix-neuf petits-enfants.

Michael und Jonas Schaffner

vivent une profonde relation d'amour père-fils, malgré la trisomie 21 de Jonas.

Tabea Kämpf

Musicienne indépendante, elle recherche sans cesse de nouveaux moyens d'allier la foi à la musique.

Parisa Noroozi

Cette architecte vit aujourd'hui à Zurich après avoir dû fuir l'Iran, notamment à cause de sa foi chrétienne.

Christian Mathis

À 101 ans, cet ancien paysan de montagne, menuisier et conservateur de registre foncier est reconnaissant d'avoir derrière lui une vie très riche et 74 heureuses années de mariage ; l'essentiel pour lui, c'est d'avoir trouvé la paix en Jésus et de pouvoir regarder vers l'avenir avec confiance.

« Quand sur le chemin on a commencé à donner la main à Dieu, on continue à marcher, la vie devient une longue marche. »

Etty Hillesum (juive hollandaise, 1914–1943)

Épilogue

Ce petit ouvrage est le fruit de plusieurs années de travaux œcuméniques menés sur le thème des saints par la Commission de dialogue protestants/catholiques romains (CDPC) de la Conférence des évêques suisses et de l'Église évangélique réformée de Suisse. Ce qui était autrefois une pomme de discorde entre les confessions nous a permis aujourd'hui de mieux nous comprendre, sur le plan théologique et humain.

Dans le choix des biographies présentées, la Commission s'est laissé guider par les affinités individuelles de ses membres pour la vie d'un saint ou d'une personne exceptionnelle. Des biographies très diverses se sont dessinées, avec des possibilités non moins diverses de vivre sa vie, d'y trouver un sens et une mission discernée et acceptée comme venant de Dieu.

Certaines particularités resteront dans nos mémoires : l'amour joyeux du prochain de Madeleine Delbrêl et sa relation passionnée et profonde au Christ, sa manière réaliste et pleine d'humour d'affronter les problèmes dans l'Église et la société ; la résilience d'Etty Hillesum face aux forces de destruction et de désintégration, sa volonté de rester tournée vers la vie ; l'amour primordial chez Thérèse de Lisieux et le développement de sa personnalité ; la vie de Jochen Klepper, faite de silences et de l'écoute de la Parole de Dieu; l'engagement personnel inlassable et intense de Chiara Lubich pour l'unité de l'Église ; et la mission politique que Dag Hammarskjöld a trouvée au fond de lui, avec la force de l'entreprendre.

Malgré cette diversité, des similitudes se sont dessinées dans toutes ces biographies. Ces gens ont vécu un tournant spectaculaire, une rupture ou une crise. À une exception près, aucun d'entre eux n'a été canonisé. Tous et toutes ont été, par leur propre vie, des témoins de Jésus, sont allés jusqu'au bout d'une vocation. Chacun à sa manière, ils ont assumé la responsabilité de ce que leur avait confié Dieu et de leurs propres actes. Une particularité qui leur est commune à tous est d'avoir été proches de leurs contemporains sans suivre les sentiers battus. Une certaine ambivalence aussi leur est commune. Et leurs vies ont eu leurs heures sombres, plus sombres peut-être que pour d'autres personnes. Autre trait frappant, les vies de ces hommes et de ces femmes ont quelque chose de très fragmentaire.

Cela montre que, comme l'a dit l'apôtre Paul, on peut faire quelque chose d'entier à partir de quelque chose de partiel.[1]

Comment ces hommes et ces femmes se sont-ils conformés à la volonté divine ? Dans leur vie et leurs actes, que ce soit en intervenant pour des défavorisés, pour leur prochain, pour la mission de l'Église ou la paix dans le monde, l'amour ressort comme un facteur déterminant ; et tous ont manifesté une foi ferme comme le roc dans l'action de l'Esprit Saint.

Quand nous parlons de « saints » ou d'hommes et de femmes qui ont « mené une vie sainte » selon la terminologie traditionnelle chrétienne, nous parlons d'individus ayant construit une relation particulière à Dieu et dans la vie desquelles l'action divine est manifeste.

Les vies de saints sont comme des vitraux de cathédrales à travers lesquels la lumière divine se fractionne. La vie chrétienne est multicolore. « Nos saints » ont été à l'image de Dieu chacun à sa manière. Dieu transparaît à travers les saints. Le mot « saint » est donc l'expression d'une relation à Dieu. En même temps, nous avons vu que la « sainteté » est ancrée tout au fond de la vie quotidienne, donc dans la vie de tout chrétien. La sainteté, c'est d'abord une caractéristique que tous les croyants ont reçue avec le baptême.

Ces exemples veulent nous rendre attentifs au fait que nous devons « renoncer à faire de notre vie chrétienne un musée de souvenirs ».[2]

Dans nos conversations, nous nous sommes souvent demandé ce qu'était le « but » de la sainteté. Nous avons d'abord constaté que nos deux confessions répondaient traditionnellement de manières très différentes à cette question. Alors que, du côté catholique, la sainteté n'est pas vraiment remise en question, un passage d'une lettre de Dietrich Bonhoeffer, écrite en 1944, est symptomatique de la sensibilité protestante : « Je me rappelle une discussion que j'ai eue en Amérique avec un jeune pasteur français, il y a treize ans. Nous nous étions posé tout simplement cette question : que voulons-nous faire de notre vie ? Il me dit : ‹ J'aimerais être un saint. › Cela m'impressionna beaucoup alors. Pourtant je répliquai quelque chose du genre : « Moi, j'aimerais apprendre à croire. »[3]

Dans le débat entre catholiques et protestants au sujet du culte des saints, l'opposition entre l'ici-bas et l'au-delà a toujours joué un grand rôle. Cela n'a pas été le cas dans notre dialogue œcuménique. Pour nous, il était clair que la question des saints et des modèles de foi nous renvoie à la vie « ici et maintenant », au sens où

1 Cf. 1 Cor 13,9 ss., trésor dans des vases d'argile, 2 Cor 5

2 Pape François, Gaudete et exsultate, exhortation apostolique sur l'appel à la sainteté dans le monde actuel, 19 mars 2018, n° 139

3 Dietrich Bonhoeffer, Résistances et soumission, et cité dans le « Livre des Sagesses », éd. Bayard, 2002, p. 1366

un petit bout de l'éternité de Dieu resplendit déjà : nous pouvons apprendre quelque chose de ces belles personnes, comprendre comment la foi chrétienne peut marquer une vie, comment quelqu'un qui vit la Parole de Dieu, dans l'amour de Dieu et de son prochain, trouve sa vocation dans ce monde où le royaume de Dieu émerge déjà. Nous ne devons pas reporter l'éternité à plus tard ! Dans tous les récits de vie retracés ici, nous avons été frappés du rapport existentiel entre ce qui a porté ces gens vers Dieu et ce qui les a portés vers le monde.[4]

« Les saints surprennent, dérangent, parce que leurs vies nous invitent à sortir de la médiocrité tranquille et anesthésiante. »[5]

Plus nous approfondissions le sujet, plus nous le constations : les « saints » ne divisent plus nos Églises, ils les rapprochent plutôt. Bien sûr, les vies de saints et la vénération des saints ont quelque chose de déconcertant et sont matière à discussion au sein de l'Église catholique et entre les Églises ; mais nos recherches sur ces personnes qui ont voulu vivre leur vie en face-à-face avec Dieu ont aussi un potentiel fédérateur, vers une manière d'être chrétien et d'être Église ensemble : nous découvrons aujourd'hui davantage de points communs dans nos fois et leur pertinence dans le monde actuel.

Nous apprenons comment la foi peut transformer les gens, les guider en profondeur et les conduire à une vie courageuse et tournée vers le monde.

L'ancrage de cet ouvrage dans le monde d'aujourd'hui se retrouve aussi dans sa partie illustrée, avec les « icônes urbaines » de Pia Petri Maurer, que nous remercions vivement pour sa précieuse collaboration. Nous remercions également Frederik Bugglin pour la conception graphique de cette publication.

4 Cf. aussi, à ce sujet, Mt 5,31 ss.

5 Pape François, Gaudete et exsultate, exhortation apostolique sur l'appel à la sainteté dans le monde actuel, 19 mars 2018, n° 138

Sven Büchmeier

A grandi à Francfort. Études de théologie à Reutlingen et à Tübingen. Pasteur de l'Église évangélique méthodiste à Bâle.

Vie: Dag Hagmarsköld

« Dag Hammarskjöld me fascine par la manière dont il a su unir, dans son action politique, la mystique chrétienne à la responsabilité internationale. »

Evelyne Graf

Master en théologie, journaliste RP, élevée dans la foi évangélique, s'est convertie en 1977 au catholicisme romain, à 22 ans. L'œcuménisme est au centre de sa vie. Membre depuis 1977 du mouvement des Focolari, d'orientation œcuménique. De 1984 à 1995, rédactrice pour l'Agence de Presse internationale catholique (APIC), notamment dans la rubrique œcuménique; de 1995 à 2015, rédactrice en chef du Pfarreiforum, dans l'évêché de Saint-Gall, puis rédactrice à 60 % pour le même forum. Habite à Saint-Gall.

Vie: Chiara Lubich

« Par son charisme de l'unité, Chiara Lubich me fait sans cesse redécouvrir et revivre l'amour de Dieu et des hommes, la fraternité universelle. »

Marie-Louise Gubler

Docteure en théologie, de Zurich. Après des études secondaires scientifiques, enseigne à Saint-Gall et à Zurich; étudie la théologie à Fribourg et à Zurich, enseigne plusieurs années au Service de la catéchèse de Zurich et dans le cadre de cours de théologie pour laïcs; jusqu'à sa retraite, enseigne la religion à l'école normale pour femmes de Menzingen et à l'Institut catéchétique de l'Université de Lucerne (Nouveau Testament), à l'école théologique d'Einsiedeln (introduction à la théologie). A été membre pendant plusieurs années de la rédaction de la revue internationale de théologie pastorale « Diakonia ».

Vie: Thérèse de Lisieux

« Thérèse de Lisieux, cette sainte officiellement canonisée et vénérée par d'innombrables personnes, a eu un parcours de résistance étonnant: passant au travers de la mièvrerie des images pieuses de son époque, elle a découvert et vécu le message libérateur de la Bible. »

Martin Ernst Hirzel

Docteur en théologie, a grandi à Zurich. Études de théologie à Zurich, Tübingen et Bâle; à partir de 1991, travaille à l'Université de Zurich et comme aumônier dans les hôpitaux; de 2002 à 2006, professeur d'histoire ecclésiastique à la Faculté vaudoise à Rome; de 2006 à 2019, chargé des affaires œcuméniques et des communautés religieuses auprès de la Fédération des Églises protestantes de Suisse. Depuis, chargé du développement du personnel pastoral auprès des Églises réformées de Berne-Jura-Soleure.

Vie: Jochen Klepper

« Jochen Klepper me fascine par l'intensité avec laquelle il a vécu selon la Bible et perçu Dieu comme l'auteur de l'histoire de sa vie. »

Pascale Rondez

Docteure en théologie, pasteure dans l'Église réformée de Zurich. Doctorat sur les paraboles de Jésus à partir de la question interdisciplinaire de « l'expérience religieuse ». Depuis 2014, ministère pastoral dans la paroisse de Maur, unité pastorale d'Auf der Forch. Son travail est centré sur l'analyse du langage de la foi chrétienne et les approches existentielles des textes bibliques. Rédactrice pour le BART, journal d'art et de religion.

Vie: Etty Hillesum

« Etty Hillesum m'impressionne parce qu'elle a axé toute sa vie et ses actes sur l'amour, même dans la détresse et sous la menace. »

Annemarie Schobinger

Née à Zurich. Études aux Universités de Fribourg et de Vienne: histoire, latin, pédagogie, théologie. Enseignante au collège Sainte-Croix à Fribourg, membre de l'équipe de direction dès 1991, puis directrice de ce collège de 1997 à 2006. Depuis 2010, secrétaire du Père Mauro Giuseppe Lepori, abbé général de l'Ordre cistercien à Rome.

Vie: Madeleine Delbrêl

« On trouve chez cette femme une alliance presque ‹ naturelle › entre l'ouverture, l'absence de préjugés, et une grande cohérence dans ses décisions et ses actions; entre un amour fervent et mystique du Christ, une solidarité passionnée avec les défavorisés et un engagement politique intrépide. »

Claudia Kohli Reichenbach

Docteure en théologie
(membre depuis 2016)

Abbé Vincent Lafargue

(Membre depuis 2015)

Éditrice

Commission de dialogue protestants/catholiques-romains (CDPC) sur mandat de l'Église évangélique réformée de Suisse (EERS) et de la Conférence des évêques suisses (CES).

Mise en page

Frederik Bugglin, Zurich

Concept illustratif, photos

Pia Petri Maurer, Winterthour

Traduction et révision

L'édition originale de cet ouvrage est parue en allemand, sous le titre : *Heilig* © 2020 Evangelisch-reformierte Kirche Schweiz (EKS) und Schweizer Bischofskonferenz (SBK). Les travaux de traduction et de révision ont été coordonnés par la Conférence des évêques suisses (CES). Cette dernière en assume la pleine responsabilité.

Copyright

© Église évangélique réformée de Suisse et Conférence des évêques suisses.

À l'exception de l'usage strictement privé, toute utilisation de cette œuvre sans autorisation expresse est illicite et constitue une infraction à la LDA.

Droits de reproduction

Textes bibliques tirés de la Traduction œcuménique de la Bible, © Société biblique française – Bibli'O et Éditions du Cerf, 2010.

Avec autorisation.

La responsabilité de la Société biblique française – Bibli'O et des Éditions du Cerf est engagée uniquement sur les textes bibliques reproduits dans cette publication.

Nous remercions également les éditeurs suivants pour leur aimable autorisation de reproduction d'extraits des ouvrages ci-dessous :

Madeleine Delbrêl, Humour dans l'amour, Méditations et fantaisies ; Tome III des Œuvres complètes, © Édition Nouvelle Cité, 2017.

Madeleine Delbrêl, Athéismes et évangélisation, vol. 2 des Textes missionnaires ; Tome VIII des Œuvres complètes, © Édition Nouvelle Cité, 2010.

Madeleine Delbrêl, Ville marxiste terre de mission, réédition du livre de 1957, vol. 5 des textes missionnaires ; Tome XI, Œuvres complètes, © Édition Nouvelle Cité, 2014.

Les Écrits d'Etty Hillesum : Journaux et lettres 1941-1943. Etty Hillesum. Traduction Philippe Noble, édition intégrale, © Éditions du Seuil, 2008.

Thérèse de Lisieux par elle-même, tome 1, Scrupules et humiliations, Tous ses écrits de son entrée au Carmel (9 avril 1888) à Noël 1894. Présentation de Jean-François Six, © Éditions Grasset / Desclée de Brouwer, 1997.

Thérèse de Lisieux par elle-même, tome 3, L'épreuve et la grâce, Tous ses écrits de Pâques 1896 (5 avril) à sa mort (30 septembre 1897). Présentation de Jean-François Six, © Éditions Grasset / Desclée de Brouwer, 1992.

Table des illustrations

(P. 14) Thérèse de Lisieux, 15 avril 1894, cour intérieure du Carmel de Lisieux ; photo : Céline Martin (réf. 18A), © Archives du Carmel de Lisieux

(P. 28) Etty Hillesum, env. 1939 ; photo : inconnu ; source : https://jck.nl/nl/locatie/joods-historisch-museum?id=abc-media_jhm-foto_40004489

(P. 38) Jochen Klepper, 1937, probablement dans son jardin à Berlin-Steglitz ; photo : inconnu (n° 00274991), © epd-bild/akg-images

(P. 50) Madeleine Delbrêl, en scoute en 1928 ; photo : inconnu ; traitement : J. Faujour, © Amis de Madeleine Delbrêl

(P. 64) Dag Hammarskjöld, photo : inconnu ; source : http://hd.se/familj/slaktforskning/2007/05/11/paa-vaeg-till-linnefesten/

(P. 70) Chiara Lubich, date/lieu : inconnus, photo : inconnu (n° 118084), © KNA-Bild

Evangelisch-reformierte Kirche Schweiz
Église évangélique réformée de Suisse
Chiesa evangelica riformata in Svizzera
Baselgia evangelica refurmada da la Svizra

SCHWEIZER BISCHOFSKONFERENZ
CONFÉRENCE DES ÉVÊQUES SUISSES
CONFERENZA DEI VESCOVI SVIZZERI
CONFERENZA DILS UESTGS SVIZZERS

Une publication de la CDPC sur mandat de
l'Église évangélique réformée de Suisse et de la
Conférence des évêques suisses

Evangelisch-reformierte Kirche Schweiz
Église évangélique réformée de Suisse
Chiesa evangelica riformata in Svizzera
Baselgia evangelica refurmada da la Svizra

SCHWEIZER BISCHOFSKONFERENZ
CONFÉRENCE DES ÉVÊQUES SUISSES
CONFERENZA DEI VESCOVI SVIZZERI
CONFERENZA DILS UESTGS SVIZZERS